LETTRES

DE M. FABRE,

*A M. D****.*

LETTRES

A M. D****,

ÉTUDIANT EN CHIRURGIE;

PAR M. FABRE,

PROFESSEUR AUX ÉCOLES ROYALES DE CHIRURGIE, &c.

Pour servir de Supplément à son Traité des Maladies vénériennes.



A EDIMBOURG,

Et se trouve à PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18.

M. DCC. LXXXVI.


WELLCOME
LIBRARY



LETTRES DE M. FABRE A M. D****.

LETTRE PREMIÈRE.

Considérations préliminaires.

L'OUVRAGE de M. *Peyrilhe*, sur la vertu anti-vénérienne de l'alkali volatil, Monſieur, a donc fait beaucoup d'impreſſion ſur pluſieurs de vos confrères; je n'en ſuis point ſurpris : un profeſſeur de Chymie & de Botanique (1), qui

(1) Je ne mets point en ligne de compte le titre de *docteur en Médecine*, que M. *Peyrilhe* a mis à la tête de

ſe diſtingue dans nos écoles, mérite bien d'être écouté par des jeunes gens qui n'ont point encore acquis aſſez d'expériences pour apprécier les principes qu'on leur préſente, ſur-tout lorſque l'auteur, dans ſa préface, s'exprime avec autant de bonne-foi que de modeſtie. Après avoir expoſé en peu de mots ſon opinion ſur les alkalis volatils propres à combattre l'épaiſſiſſement de la lymphe ; vice qui conſtitue, ſuivant lui, le vrai caractère des maladies vénériennes : « C'eſt-là, » dit-il, une de ces idées auxquelles on ne doit » ſe rendre qu'après le plus ſévère examen, & » les réflexions les plus mûres : j'invite les maîtres » de l'art à s'y livrer ; ſi c'eſt une vérité, il » importe qu'elle ſoit répandue ; ſi c'eſt une » erreur, il faut la diſſiper dès ſa naiſſance ». C'eſt d'après cette invitation, que je me crois obligé d'entrer en lice avec M. *Peyrilhe ;* mais auparavant il ne ſera point inutile de vous faire connoître les différentes ſources où j'ai puiſé mes principes.

Je puis bien me glorifier d'avoir reſté huit ans chez le célèbre M. *Petit ;* j'y entrai en 1741. Vous avez pu entendre parler de la réputation

---

ſes autres qualités ; on connoît la facilité avec laquelle on obtient ces ſortes de lettres de docteur dans la plupart des univerſités du royaume.

particulière qu'il avoit acquise dans le traitement des maladies vénériennes : c'est donc sous ce grand maître que j'ai appris la manière de les traiter. Je n'ai jamais rien trouvé à changer à sa méthode; mais, je ne me contentai point de suivre la routine de sa pratique; je voulus me rendre raison de ses succès : or, c'est dès ce moment que je m'appliquai à étudier la physique du corps humain, dans l'état de santé & dans l'état de maladie, parce que je sentis que je ne pouvois découvrir la marche de la nature dans une maladie quelconque, & me former une juste idée de la manière d'agir des remèdes qu'on lui oppose, sans embrasser toutes les loix de l'économie animale.

Telle est l'époque de mes premières recherches sur la *physiologie*, la *pathologie* & la *thérapeutique*. M. *de Haller* venoit de publier (en 1756) ses mémoires sur la nature sensible & irritable des parties du corps animal. Les expériences de ce savant Médecin me frappèrent; mais l'exercice de ma profession me découvrit bientôt qu'en se laissant abuser par ces mêmes expériences, il avoit borné mal-à-propos la sensibilité & l'irritabilité à certaines parties du corps; je prouvai donc, dans quelques mémoires lus à notre Académie, que tous nos solides en étoient susceptibles; c'est sous ce point de vue que j'ai fait voir, dans

mes écrits, que l'irritabilité eſt un principe démontré ſur lequel eſt fondé le ſyſtême de l'économie animale, qu'elle eſt le moteur de la machine, qu'elle eſt l'inſtrument par lequel s'opèrent la plus grande partie des fonctions des corps organiſés vivans....... Vous connoiſſez tout ce que j'ai publié là-deſſus; il eſt inutile, pour notre objet, de le rappeller ici.

Il n'en eſt pas de même des obſervations que j'ai faites ſur la circulation des fluides dans les vaiſſeaux capillaires & dans le tiſſu cellulaire. Pour appuyer les réflexions que je dois oppoſer à certaines idées de M. *Peyrilhe*, touchant les maladies vénériennes, il eſt important que j'inſiſte ici ſur ces obſervations qui dévoilent la marche de la nature dans la plupart des maladies, & qui expliquent clairement une infinité de phénomènes qui ont donné lieu à tant d'hypothèſes abſurdes: or, comme mes ouvrages peuvent être inconnus à la plupart de ceux à qui vous communiquerez ces lettres, je vais expoſer ici le précis de ces obſervations.

Le ſang qui eſt pouſſé par le ventricule gauche dans l'aorte & dans toutes les artères du corps, revient au ventricule droit par les veines; delà il traverſe les poumons, d'où il retourne au ventricule gauche, pour recommencer le même circuit. Mais, outre ces principaux organes de la

circulation, il eſt une autre ſérie de vaiſſeaux dans leſquels le cours des fluides eſt ſoumis à d'autres loix : ce ſont les vaiſſeaux capillaires, où le ſang peut ſuivre des courans & des directions différentes, ſans interrompre la circulation générale.

Leewenhoeck, *Baglivi*, *van-Heyde* ont examiné, avec le microſcope, le mouvement du ſang dans ces vaiſſeaux; ils ont vu que ce fluide y ſuivoit toutes ſortes de directions; ils ont obſervé que, lorſque les fibres nerveuſes étoient irritées, la circulation y étoit troublée; & que ſi le ſang rencontroit un obſtacle qu'il ne pût vaincre, il revenoit ſur ſes pas, & pourſuivoit ſon chemin par une autre route.

M. *de Haller* a répété à l'infini ces expériences ſur le méſentère des grenouilles & d'autres animaux vivans, & il a vu conſtamment que le ſang ſuivoit toutes ſortes de directions dans les vaiſſeaux capillaires, & même dans les vaiſſeaux d'une claſſe ſupérieure. J'ai vérifié moi-même la plupart de ces expériences; j'ai obſervé particuliérement que le ſang affluoit rapidement, de tous les côtés, vers l'endroit que j'avois irrité, ſoit que j'euſſe ouvert un vaiſſeau, ſoit que je n'en euſſe point ouvert. La même choſe arrivoit lorſque, venant d'enlever le cœur de l'animal, le ſang étant arrêté, l'irritation renouvelloit le mouvement convergent de ce fluide. Dans une

expérience, ayant bleſſé le méſentère avec un des crochets qui ſervent à l'opération, le ſang épanché dans le tiſſu cellulaire paroiſſoit bouillonner rapidement, ſes globules étoient agités par un mouvement tumultueux; mais il ſe forma bientôt pluſieurs ruiſſeaux, dont les courans alloient en divers ſens.

Cette circulation particulière dans les vaiſſeaux capillaires ſe manifeſte par trop de phénomènes, pour que M. *Bordeu* ne l'ait pas entrevue. « S'il eſt vrai, dit-il, qu'il y ait, entre les ex-
» trémités des artères & des veines, des vaiſ-
» ſeaux de communication ; ou plutôt, que ces
» extrémités, qui ſe joignent les unes aux autres,
» faſſent tantôt la fonction de veine, tantôt celle
» d'artère, & que les liqueurs s'y meuvent ſui-
» vant des déterminations particulières, on aura
» tout d'un coup une très-grande quantité de
» vaiſſeaux, dans leſquels les mouvemens pro-
» greſſifs des liqueurs ne ſuivent pas les loix
» ordinaires de la circulation. Si on fait encore
» attention au grand nombre d'anaſtomoſes, ou
» de branches de communication qui ſe trouvent
» entre les différens vaiſſeaux, & que ces anaſto-
» moſes ſervent à fournir aux fluides des routes
» pour aller & venir, fluer & refluer, on
» ſouſtraira encore une grande quantité de vaiſ-
» ſeaux aux mêmes loix de la circulation ».

En effet, ſuivant les obſervations microſcopiques de *Leewenhoeck*, de *Ruyſch*, de *Cowper*, de *Cheſelden*, les vaiſſeaux capillaires s'anaſtomoſent & communiquent ſi fréquemment les uns avec les autres, qu'ils forment des réſeaux dont les mailles ſont fort petites. Ces réſeaux, ſoutenus par les lames du tiſſu cellulaire, concourent à former le tiſſu de toutes nos parties ; de ſorte qu'on peut regarder tous ces réſeaux comme ne formant qu'une continuité de vaiſſeaux, qui s'étend dans toutes les parties du corps, juſques dans leur tiſſu le plus intime : or, il réſulte de cette diſpoſition, que le ſang qui eſt verſé dans ces vaiſſeaux, peut les parcourir d'une extrémité du corps à l'autre, & s'y mouvoir dans pluſieurs directions, ſans interrompre la circulation générale, parce que les veines en reprennent toujours dans la même proportion que les artères y en ont verſé. Et qu'on ne m'objecte pas ce qui arrive lorſqu'on injecte une artère dans un cadavre; car, ſi l'on voit la matière injectée revenir par la veine qui répond directement à cette artère, c'eſt parce que, dans cette circonſtance, le fluide n'eſt ſoumis qu'à l'impulſion du piſton de la ſeringue, & qu'il ſuit la voie directe que cette impulſion l'oblige de prendre ; mais il ne réſulte pas delà que, dans le vivant, le ſang qui eſt verſé, par la même artère, dans

les vaiſſeaux capillaires, ne puiſſe parcourir différentes parties, ſi d'autres cauſes, indépendantes de l'action du cœur & des artères, l'obligent de changer ſa direction naturelle.

Tel eſt le ſeul ſyſtême fondé ſur des expériences & ſur l'obſervation, par lequel on puiſſe expliquer une infinité de phénomènes qu'on obſerve dans l'économie animale. La diſpoſition des vaiſſeaux capillaires, telle que je viens de la décrire, fait d'abord la ſûreté de la circulation, parce que le ſang qui trouveroit un obſtacle dans la veine la plus proche de l'artère qui l'a apporté, va chercher, en ſe détournant dans les réſeaux capillaires, un chemin libre pour retourner au cœur : on ſait, par exemple, que le ſang qui eſt tranſmis au foie par la veine-porte, vient de preſque tous les viſcères du bas-ventre. « Si le » foie vient donc à ſe durcir, dit M. *Senac*, ou » qu'il s'y forme des obſtacles, le ſang ſera » arrêté dans les inteſtins, dans la rate, dans » le pancréas, dans l'eſtomac, dans le méſentère, dans l'épiploon; le principe de la vie, » c'eſt-à-dire, la circulation manquera donc » dans ces parties; elles s'engorgeront, ſe dilateront, ſe détruiront. Ce qui eſt de plus ſurprenant, c'eſt que le cours des fluides puiſſe » y être arrêté long-tems, ſans que toute la » machine ſe bouleverſe ».

Sans doute que ce phénomène feroit furprenant, fi le fang, qui vient par les artères dans les vifcères du bas-ventre, n'avoit point d'autre voie que la veine-porte pour retourner au cœur; l'engorgement de ces vifcères feroit bientôt extrême, & le malade périroit en peu de tems; mais cela n'arrive point, parce que le fang, qui trouve un obftacle dans les ramifications qui fe réuniffent pour former la veine-porte, fe détourne par les vaiffeaux de communication; & en fuivant les réfeaux capillaires, il eft repris par d'autres veines plus ou moins éloignées, qui le rapportent dans l'une ou l'autre veine-cave; de forte que malgré l'obturation de la veine-porte, la circulation ne fe fait pas moins dans les inteftins, dans la rate, dans l'eftomac, &c. Auffi obferve-t-on que l'obftruction du foie peut durer des années entières, fans que ces parties s'engorgent, fe dilatent, fe détruifent.

Vous devez déjà concevoir, Monfieur, que l'épaiffiffement des liqueurs contenues dans les vaiffeaux capillaires, eft une chimère qu'on s'eft toujours occupé mal-à-propos à combattre, relativement à la liberté de la circulation. Suppofez, en effet, qu'une portion de fang ou de lymphe obftrue réellement un certain nombre de vaiffeaux capillaires par leur épaiffiffement: d'après l'obfervation précédente, cette obftruction ne

doit point faire de progrès, ne doit point nuire à la circulation générale, parce que les fluides qui surviendront, trouveront toujours de proche en proche, des vaisseaux de communication, qui leur offriront une voie libre pour continuer leur cours ; ce qui sera démontré plus au long dans une autre lettre.

Outre les vaisseaux capillaires, dans lesquels les fluides peuvent suivre des courans particuliers, il est encore un organe dans lequel il se fait une circulation indépendante de l'action du cœur & des artères ; c'est le tissu cellulaire : on connoît son étendue immense & sa structure, & l'on convient assez unanimement aujourd'hui que les fluides peuvent y suivre toute sorte de directions. Mais quelles sont les forces indépendantes de l'action du cœur & des artères qui font mouvoir ces fluides dans ces différens organes ? L'observation va nous éclairer là-dessus.

La matière de la transpiration, dont le cours est naturellement dirigé vers la peau, peut être repoussée intérieurement par certaines causes. On sait que le froid répercute cette matière vers les poumons, vers la membrane pituitaire, vers les intestins ou quelque autre partie, d'où il naît des fluxions, des catarrhes, des coliques, des dévoiemens, des rhumatismes, &c. Les remèdes répercursifs, qui sont composés de substances

froides, acides, aſtringentes, acerbes, produiſent le même effet que le froid de l'atmoſphère, c'eſt-à-dire, qu'ils repouſſent les fluides de l'extérieur dans l'intérieur : c'eſt ainſi que les humeurs goutteuſes, éréſipélateuſes, pſoriques, dartreuſes, ſont quelquefois ſubitement déplacées de l'habitude extérieure du corps par l'effet de ces remèdes, & que peu de tems après, la préſence de ces humeurs ſe manifeſte ſouvent dans la poitrine, dans la tête, dans l'eſtomac, &c. Il faut donc que le tiſſu cellulaire & les vaiſſeaux capillaires ſoient ſuſceptibles d'un mouvement inverſe, ou contraire à celui qui leur eſt naturel dans l'état de ſanté; car on ne peut pas préſumer que ces humeurs répercutées rentrent dans le courant de la circulation générale, & que ce ſoit par cette voie qu'elles ſont venues ſe dépoſer dans les parties qui en ſont affectées.

Mais il eſt une autre force qui produit l'effet contraire du froid & des répercuſſifs; c'eſt l'irritation des fibres nerveuſes, laquelle, loin de repouſſer les fluides, les attire vers le point irrité. Perſonne n'ignore, par exemple, que les mêmes humeurs dont je viens de parler, qui ont été répercutées dans la poitrine, dans l'eſtomac ou dans quelque autre partie intérieure, ſont promptement attirées au dehors par l'effet d'un véſicatoire appliqué au bras, à la jambe ou

ailleurs : on ſait auſſi que lorſqu'un courant d'humeurs eſt dirigé vers la peau ou les poumons, & que ces humeurs s'évacuent par les crachats ou la tranſpiration; on ſais, dis-je, que dans cette circonſtance une irritation excitée dans les inteſtins par un purgatif un peu fort, ſupprime ces évacuations, en attirant les fluides vers les entrailles.

D'un autre côté, j'ai déjà obſervé, dans les expériences faites ſur le méſentère des grenouilles, que lorſqu'on irrite les nerfs, le ſang afflue rapidement, ſuivant toutes les directions, vers l'endroit irrité, ſans que l'ordre de la circulation ſoit dérangé dans les gros vaiſſeaux.

Voilà donc deux forces indépendantes de l'action du cœur & des artères, capables, dans certaines circonſtances, de faire mouvoir les fluides contenus dans le tiſſu cellulaire & dans les vaiſſeaux capillaires, ſuivant des directions contraires; d'où nous pouvons conclure, ſans craindre de nous tromper, que la circulation du ſang doit être conſidérée ſous deux aſpects différens; qu'on doit diſtinguer celle qui ſe fait dans les gros vaiſſeaux, dans le cœur & dans les poumons, d'avec celle qui ſe fait dans les vaiſſeaux capillaires; que la première eſt véritablement ſoumiſe aux loix de l'hydraulique; que l'impulſion du cœur, l'action des artères, les

fonctions des valvules doivent être rapportées aux loix ordinaires de la mécanique ; mais que le cours des fluides dans les vaisseaux capillaires est souvent indépendant de ces loix.

Les anciens n'avoient qu'une idée confuse de l'ordre de la circulation dans le cœur & dans les gros vaisseaux ; mais ils avoient observé la plupart des révolutions qui arrivent dans le mouvement des fluides contenus dans les vaisseaux capillaires : ils savoient que le sang peut se porter avec rapidité de l'extérieur du corps dans l'intérieur, & de l'intérieur à l'extérieur, sans passer par les voies générales de la circulation ; ils n'ignoroient point que l'irritation attire ce fluide, *ubi dolor & calor*, disoient-ils, *huc sanguis uberiùs affluit* ; ils connoissoient la manière d'agir des répercussifs & des épispastiques ; ils savoient que ces remèdes peuvent repousser ou attirer les fluides. Mais *Harvée*, dont on a tant exalté la gloire, inspira le plus grand mépris pour les observations de ces premiers maîtres de l'art ; on les plaignit d'avoir ignoré les loix de la circulation ; cependant la fameuse découverte de cette circulation opéra, dans l'art de guérir, une révolution d'autant plus dangereuse, qu'on réduisit les principes de cet art sublime à un petit nombre de loix de la mécanique & de la chymie, à la portée des esprits les plus bornés.

L'idée d'une machine hydraulique, qu'on appliqua au corps humain, rendit la théorie de l'art ſi ſimple, ſi facile à apprendre, que les malades en diſputoient ſouvent avec leurs Médecins. Un jeune praticien croyoit que l'expérience étoit inutile ; nouvellement imbu des principes des mécaniciens, qu'il venoit de puiſer dans les écoles, il brilloit dans les conſultations ; il voyoit par-tout un ſang trop épais, & une lymphe viſqueuſe qui embarraſſoient les voies de la circulation ; des criſpations, des étranglemens qui arrêtoient le cours des fluides ; des globules ſanguins qui paſſoient dans des vaiſſeaux étrangers ; des concrétions lymphatiques qu'il falloit fondre ; un acide qu'il falloit corriger par un alkali, &c. Mais les malades étoient ſouvent la victime d'un art qui paroiſſoit ſi facile à pratiquer, &c. &c.

Vous vous appercevez, ſans doute, Monſieur, que voilà pluſieurs fois que je rappelle dans mes écrits ces obſervations ſur la circulation des fluides dans les vaiſſeaux capillaires & dans le tiſſu cellulaire : j'y ſuis contraint, toutes les fois que je veux traiter à part quelque point de pathologie ; car ces obſervations ſont la vraie clef de la théorie de la plupart des maladies. Mais ce n'eſt pas tout ; pour vous donner une juſte idée de la cachexie vénérienne, il faut encore que je rappelle ici la manière dont M. *Bordeu* a conſidéré

les fluides du corps humain. Vous ſavez que dans ſes recherches ſur les maladies chroniques, il y a un chapitre qu'il a intitulé : *Analyſe médicinale du ſang :* quoiqu'on trouve dans cette analyſe une infinité d'opinions biſarres, elle ne renferme pas moins des apperçus & des obſervations capables de répandre beaucoup de lumière ſur la matière dont je vous entretiens.

M. *Bordeu* commence par faire une vive ſortie contre les chymiſtes & les phyſiciens qui voudroient s'emparer de la Médecine. « Les chy-
» miſtes, dit-il, prétendront que toutes nos
» parties ſolides & fluides ſe réduiſent, en terre,
» en eau, en air & en phlogiſtique, & qu'on
» y trouve auſſi quelques ſubſtances ſalines ;
» c'eſt le *nec plus ultrà* de leurs opérations ; mais
» elles importent peu à la Médecine, parce
» que leurs démonſtrations ſuppoſent le corps
» inanimé, décompoſé, détruit, & encore plus
» loin de l'état de pure nature, qu'il ne l'eſt
» aux yeux des anatomiſtes, qui, au moins,
» vous démontrent des gros objets ſenſibles &
» frappans. Les chymiſtes trouveront auſſi dans
» le ſang, du fer, de l'air, du ſavon ; ils diſ-
» puteront ſur la nature du ſel qu'il contient ;
» les uns voudront qu'il ſoit acide, & les autres
» alkali. Que l'examen chymique du lait & des
» autres liqueurs animales puiſſe conduire les

» artiſtes à un grand nombre de découvertes,
» je me donnerai bien de garde de le nier; &
» que ces découvertes puiſſent faire le fond
» d'excellentes diſſertations chymiques & aca-
» démiques, le fait eſt avéré par mille exemples;
» mais que cette analyſe des humeurs mortes &
» ſoumiſes à des changemens, dont elles ſont
» à l'abri par la vie animale, puiſſe donner la
» clef des phénomènes de la vie, & fournir les
» meilleures indications dans les maladies, c'eſt
» ce que je crois impoſſible. Enfin, les chymiſtes
» brilleront dans l'invention des remèdes; mais
» quand il s'agira de leur application, ils ſeront
» d'autant plus modérés, qu'ils ſeront plus ſages
» & mieux inſtruits de l'énorme diſtance qui
» ſépare leurs opérations d'avec celles de la
» vie; on les trouvera, au contraire, d'autant
» plus oſés, qu'ils ſeront plus éblouis de leurs
» principes.

» Les phyſiciens, continue M. *Bordeu*, trou-
» veront, dans le ſang, des parties ſéreuſes &
» fibreuſes; ils voudront qu'il ſoit compoſé de
» globules, dont ils compteront le nombre, ſans
» qu'on ait à leur chercher chicane ſur leurs
» calculs très-arbitraires; ils porteront même
» les choſes juſqu'au point de voir ou d'imaginer
» des globules éclatés, ou mis en pièces, comme
» s'ils étoient de verre, & les gens ſenſés ne
» feront

» feront pas grand cas de ces enfantillages.
» D'autres verront le ſang trop épais, trop
» liquide, trop doux, trop âcre; les uns pré-
» tendront qu'il s'échauffe par l'*attritus*, entre
» les globules & les ſolides, & les autres n'en
» croiront rien; ils calculeront la quantité de
» ſang que peut contenir chaque individu, &
» ils ne la fixeront pas mieux qu'ils ne fixèrent
» autrefois la force du cœur & celle de l'eſto-
» mac, ſur leſquelles on a écrit tant de niaiſeries;
» ils eſſaieront de trouver le poids ſpécifique
» de chaque partie du ſang, de chaque humeur
» qui en ſort; ils s'amuſeront ſur tous ces objets,
» ſans rien déterminer; ils parleront d'hydrau-
» lique, & on leur dira : eh! laiſſez vos vaiſ-
» ſeaux morts & inſenſibles à l'aiguillon de la
» vie que vous ne connoiſſez pas, non plus
» que les anatomiſtes & les chymiſtes ».

Après ces réflexions ſur l'abus qu'on fait ſou-vent de la chymie & de la phyſique, lorſqu'on les applique à l'économie animale, M. *Bordeu* conſidère les matières que le corps vivant s'approprie pour entretenir ſon exiſtence. En parlant des alimens, il dit que l'eſtomac doit être regardé comme un foyer d'incubation, où ſe raſſemblent toutes les forces digeſtives capables d'extraire, de modifier les parties nutritives, c'eſt-à-dire, les rendre ſuſceptibles de toutes les

qualités animales propres à l'individu dont elles vont faire partie. Enfin, elles arrivent dans le ſang après bien des travaux & des détours, & après avoir été mûries & incorporées à des humeurs qui font partie du tout. Mais, dans cette élaboration, ajoute l'auteur, il faut ſurtout remarquer la grande quantité de parties volatiles, ſpiritueuſes, aériennes, qui traverſent le corps, comme les odeurs percent l'atmoſphère; ce ſont ces émanations qui forment cette vapeur chaude & moëlleuſe, dans laquelle nagent tous les organes.

M. *Bordeu* inſiſte particuliérement ſur ces émanations; il dit que chaque organe concourt à ſa façon, & pour ſon contingent, à l'enſemble de toutes les fonctions, ou à la vie générale, que chacun de ces organes répand autour de lui, dans ſon atmoſphère, dans ſon département, des émanations qui ont pris ſon ton, & qui ſe répandent enſuite au loin; mais notre auteur obſerve que chaque organe ne fournit pas toujours ſes émanations dans la même proportion, relativement aux autres organes, c'eſt-à-dire, qu'il y a certains organes dont les émanations ſont plus abondantes, & dominent ſur toutes les autres; ce qui produit des effets différens dans l'état de ſanté & dans l'état de maladie, ſuivant la nature de l'organe qui les fournit: or,

c'eſt cette ſurabondance reſpective d'émanations, que M. *Bordeu* nomme *cachexie*, & dont il fait autant d'eſpèces qu'il y a, dans le corps, d'organes notables & d'humeurs diſtinctes : telles ſont les cachexies ſéminales, bilieuſes, ſanguines, ſéreuſes, laiteuſes, graiſſeuſes, pituiteuſes, &c. Pour vous donner une idée de ces cachexies, ſuivant la manière de voir de M. *Bordeu*, il ſuffira de citer quelques traits de celle qu'il nomme ſéminale.

Cette cachexie préſente des phénomènes intéreſſans. M. *Bordeu* conſidère d'abord, dans les eunuques, l'état où l'homme eſt réduit par la privation de la ſemence. Les eunuques perdent la faculté d'engendrer, perdent auſſi cette odeur particulière propre aux mâles : leurs forces diminuent, leur pouls perd de ſon reſſort, l'activité de leur ame eſt affoiblie; cependant ils grandiſſent comme les autres hommes, & même plus à proportion ; ils deviennent plus gras, leurs chairs ſont plus molles, ils ont la vue moins perçante ; ils n'ont point de barbe, & l'on connoît le phénomène qui arrive à leur voix. Dans les hommes, au contraire, qui jouiſſent de tous leurs droits naturels, & dans leſquels la ſecrétion de la ſemence ſe fait aiſément, cette liqueur rentre dans la maſſe des émanations qui s'élèvent de toutes les humeurs ; elle a la vertu de donner

de la force à toutes les parties, elle ſtimule toutes les fibres, elle eſt la cauſe de cette odeur forte qui s'exhale des mâles vigoureux; enfin, elle doit être regardée comme un des principaux agens indigènes qui animent la machine, en donnant plus d'énergie à l'irritabilité de toutes les parties.

C'eſt ainſi que la ſemence, qui reflue des teſticules & des véſicules ſéminales, renouvelle & remonte la vie & le tempérament; elle entretient le ton de vigueur qui eſt propre à chaque partie : les eunuques manquent de ce viatique journalier, & ſont privés par-là d'un grand nombre de propriétés réſervées aux mâles bien conformés : la puberté ou le développement du ſtimulus ſéminal, eſt une époque perdue pour eux, de même que les effets journaliers de ce ſtimulus : ainſi les vieillards, dans leſquels la ſource de la ſemence eſt flétrie & tarie, ſe ſoutiennent ſur leur ancienne vertu, ſur le reſte du principe ſéminal qui s'éteint. Les femmes ne manquent pas non plus de ce principe, elles ont leur *aura ſeminalis*, qui a ſon odeur particulière, qui reflue & ranime leur ſyſtême ſenſible, qui met des nuances très-caractériſées dans les diverſes fonctions de leur vie, en les ſoumettant plus ou moins ſenſiblement à l'action de la matrice & de ſes dépendances; en un mot,

pour reconnoître l'influence des émanations séminales dans les femmes, il suffit de considérer les effets qu'elles produisent en elles à l'âge de puberté, soit dans leur physionomie, dans leur caractère, soit par rapport à la naissance de la gorge, & à l'établissement de leurs règles.

Enfin, M. *Bordeu* comprend dans le nombre des émanations qui forment les cachexies, les principes morbifiques ou hétérogènes qui se forment en nous, ou qui nous viennent du dehors; il observe que les miasmes de ces humeurs amènent des révolutions notables, dans le moral comme dans le physique. On ne connoît point la nature & la composition de ces miasmes; les formes pointues & angulaires, imaginées par les mécaniciens, n'ont aucun fondement; les chymistes n'y voient pas plus clair avec leurs acides & leurs alkalis; on ne peut saisir ces corps pour les analyser.

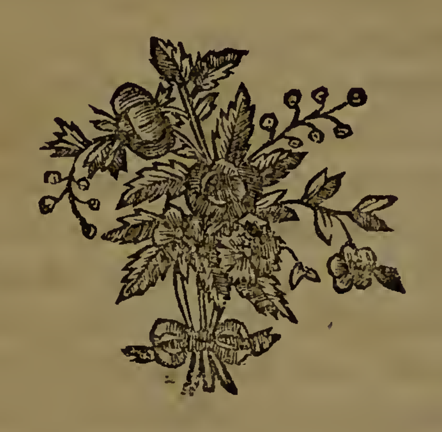
Une autre réflexion de M. *Bordeu*, c'est que parmi ces miasmes malfaisans, il y en a qui ont la vertu de se reproduire dans le corps: un atôme de petite-vérole, ou de gale, ou de virus vénérien, va se multiplier au centuple par les mouvemens de la vie; chacun, suivant sa marche fixe & indélébile, va germer, croître & fructifier. Par quel mécanisme ces semences sont-elles souvent long-tems sans donner le moindre signe

d'exiſtence ? Il y a plus : comme la ſemence ne ſe multiplie jamais que dans les parties de la génération, comme le lait ne peut ſe former que dans les organes qui lui ſont propres, de même tous les miaſmes maladifs ont leurs organes marqués & prédiſpoſés pour leur germination; c'eſt pour eux qu'ils ont une tendance, une affinité particulière, comme le vice dartreux pour la peau, le vice écrouelleux pour les glandes conglobées, l'humeur goutteuſe pour les articulations des pieds & des mains, &c. tel eſt le laboratoire de la vie, telles ſont les loix générales de l'économie animale : chacun de ces principes donne à l'individu, dans lequel il germe, des modifications particulières, ſouvent contre nature, mais ſouvent auſſi conſtitutives d'un tempérament caractériſé : ainſi, chaque miaſme maladif va ſe fixer à la partie où il doit s'attacher, il s'y multiplie par l'action naturelle de cette partie, & il part de-là pour exercer ſes forces ſur différentes fonctions ſur leſquelles il influe de différentes manières, &c.

Je borne ici, Monſieur, les conſidérations générales que je vous avois annoncées ſur l'économie animale ; quelque étrangères qu'elles puiſſent vous paroître d'abord à notre objet, vous verrez combien elles ſerviront, dans la ſuite de notre correſpondance, à réduire à leur juſte valeur,

tant d'opinions hasardées pour préconiser des remèdes nouveaux contre les maladies vénériennes. Il faut à présent vous faire connoître le systême de M. *Peyrilhe* sur ces maladies : je vous en donnerai le précis dans la lettre qui suivra celle-ci.

Je suis, en attendant, &c.



LETTRE II.

Précis du ſyſtême de M. Peyrilhe *ſur les Maladies vénériennes.*

LA manière dont M. *Peyrilhe* conſidère les maladies vénériennes, Monſieur, n'eſt point neuve; c'eſt celle des mécaniciens : ajoutez à cette doctrine ſa profonde érudition, les connoiſſances qu'il a en chymie, & l'expérience particulière qu'il a acquiſe dans ces maladies, chez le ſieur *Velnoz*, qu'il a ſuivi pendant long-tems, & vous ne ſerez point ſurpris que ſon ouvrage ſoit capable de faire illuſion à pluſieurs de vos confrères qui le liront. Si M. *Peyrilhe* n'avoit point invité les maîtres de l'art à examiner ſes principes ſans partialité, j'aurois dédaigné de dire ce que j'en penſe; mais il a ſi ſouvent répété qu'aucune conſidération ne doit empêcher d'ouvrir les yeux aux élèves ſur des erreurs dangereuſes, que je me ſuis déterminé, par cette ſeule raiſon, à prendre la plume pour les ramener à une doctrine plus ſaine que la ſienne. Je me bornerai aujourd'hui à vous expoſer le précis de ſes principes; ainſi, vous ne devez pas vous attendre que je m'arrête à les diſcuter à meſure que je vous les

préſenterai : ce ne ſera qu'en mettant en oppoſition ſes opinions avec les miennes, que je prétends vous mettre à portée de les apprécier vous-même : voici en deux mots la baſe de ſon ſyſtême.

« A l'exemple, dit-il, de l'Hippocrate An-
» glois (Sydenham), nous avons oſé rappeller
» aux loix de l'hydraulique, l'action du mercure;
» & par cette opération ſeule, nous avons ouvert
» une ſource abondante de médicamens anti-
» vénériens ; car ſi le mercure ne guérit qu'en
» excitant un mouvement fébrile, & en ſoute-
» nant ce mouvement pendant un certain eſpace
» de tems proportionné à la tenacité de l'épaiſ-
» ſiſſement vénérien, toute ſubſtance qui pro-
» duira ce mouvement, guérira comme lui : la
» juſteſſe de cette induction a été confirmée en
» pluſieurs occaſions, par les bons effets des
» alkalis fixes, du ſavon médicinal, & par ceux
» du remède que nous annonçons ».

M. *Peyrilhe* ſuppoſe donc que l'épaiſſiſſement des ſucs lymphatiques eſt l'effet primitif, conſtant, eſſentiel, de l'infection vénérienne ; & voici comme il prétend le prouver. Il dit que les premiers ſymptomes que cet état des humeurs produit, ſont une difficulté de ſe mouvoir, une peſanteur habituelle de tout le corps ; l'indolence, qui entraîne l'averſion pour toute ſorte

d'exercice, une envie de dormir irréſiſtible, une mélancolie ſombre, un fonds de triſteſſe, qu'on porte par-tout avec ſoi, &c.; enſuite cet épaiſſiſſement ſe manifeſte par des congeſtions dans divers organes, & ſur-tout dans ceux qui ſont principalement compoſés d'un tiſſu cellulaire lâche : delà les engorgemens des enveloppes cellulaires des gros vaiſſeaux, des glandes, du périoſte, des os; delà les douleurs vagues des membres, les douleurs nocturnes, les digeſtions dépravées, les douleurs de tête gravatives, les ophtalmies, &c.

Mais, dans la vérole, l'épaiſſiſſement des fluides ne dure pas toujours, ſuivant M. *Peyrilhe :* ces mêmes fluides tombent ſouvent par les progrès du tems, ou par des cauſes particulières, dans une diſſolution putride, ou tendante à la putréfaction : or, c'eſt cet état qu'il nomme *ſcorbut vénérien.*

« La complication, dit-il, du ſcorbut avec
» le virus vénérien, eſt beaucoup plus fréquente,
» plus dangereuſe que toute autre complication.
» On penſe généralement que la rencontre de
» ces deux vices eſt produite par le haſard, ou
» par des circonſtances purement accidentelles :
» nous ſommes d'un ſentiment tout oppoſé; car
» nous croyons que le ſcorbut qui ſurvient à
» des malades anciennement entichés du vice

» vénérien, eſt moins une maladie acceſſoire, » indépendante, qu'une dégénération néceſſaire » de la conſtitution vérolique..... Pour bien » apprécier cette théorie, ajoute-t-il, il faut » l'appliquer à l'obſervation; voyons comment » elle ſoutiendra cette épreuve, la plus redouta- » ble de toutes pour les fauſſes ſpéculations. Dans » quelle circonſtance le vice ſcorbutique com- » plique-t-il le vénérien? Lorſque celui-ci eſt » ancien & invétéré. Quels ſont les individus » dont le ſcorbut s'empare le plus fréquemment? » Ceux qui, foibles par leur nature ou par » accident, ont plus de tendance à l'épaiſſiſſe- » ment des ſucs, & le moins de force pour le » vaincre, ou pour chaſſer, par divers émonc- » toires, les miaſmes putrides à meſure que la » colliquation s'opère. Quand eſt-ce enfin, que » le *ſcorbut vénérien* eſt le plus difficile à détruire » & le plus formidable? C'eſt lorſqu'un ou plu- » ſieurs traitemens infructueux, en augmentant » la chaleur du corps, ont hâté la naiſſance de » cette affection, c'eſt-à-dire, cette colliqua- » tion dont on vient de parler ».

C'eſt ici où M. *Peyrilhe* déploie toute la fécondité de ſon imagination, pour développer ſa doctrine. Pour vous faire juger de la profondeur de ſes idées à cet égard, il ſuffira de vous faire connoître la manière dont il réſout la queſtion

ſuivante ; ſavoir, *ſi le virus vénérien a quelque influence ſur les plaies & les fractures indépendantes de cette cauſe ; & s'il en a quelqu'une, quelle eſt-elle ?*

Il dit que tous les praticiens reconnoiſſent l'influence du virus vénérien ſur les plaies, les ulcères, & les fractures de ceux qu'il infecte ; mais qu'ils jugent très-diverſement de ſes effets ; que les uns prétendent qu'il hâte la réunion des plaies & la conſolidation des fractures ; & que les autres penſent qu'il retarde ces opérations de la nature. Voici la manière dont M. *Peyrilhe* concilie ces deux opinions, quoique contradictoires.

1°. « Quelles ſont les diſpoſitions phyſiques » les plus favorables à la réunion des plaies » & à la conſolidation des fractures ? C'eſt, ſans » contredit, cette rigidité médiocre de la part » des ſolides, & une très-grande viſcoſité de » celle des fluides ; car, ce ſont les diſpoſitions » naturelles aux enfans, chez leſquels, comme » on ſait, les plaies & les fractures ſe réuniſſent » plus ſûrement & plus promptement que chez » les adultes & les vieillards : qu'on ſe rappelle » maintenant ce que nous diſions il n'y a qu'un » moment, ſur l'état des ſolides & des fluides, » dans les corps infectés, pendant le premier » période de la vérole, c'eſt-à-dire, pendant que » l'épaiſſiſſement ſubſiſte, on verra que cet état

» réunit les conditions qui favorisent, dans les
» enfans, la consolidation des fractures, l'agglu-
» tination des plaies, & l'incarnation des ul-
» cères : tout étant égal, les solutions de con-
» tinuité doivent donc se réunir plus prompte-
» ment chez les sujets atteints de cachexie
» vénérienne récente, que dans ceux qui en
» sont exempts. Ceux qui disent que le virus
» vénérien, loin de retarder la réunion des plaies
» & des fractures, l'accélère, ont donc raison:

2°. » Puisque les deux conditions des solides
» & des fluides assignées ci-dessus sont les plus
» favorables à la réunion des solutions de con-
» tinuité, les conditions contraires sont donc les
» plus défavorables : or, ces conditions contraires
» se rencontrent dans le second période de la
» vérole, c'est-à-dire, dans le tems où s'opère
» la dissolution que nous avons dit succéder à
» l'épaississement primitif. Dans ce période de
» la maladie, les humeurs sont âcres, demi-
» putrides, ou tendantes à la putréfaction, &
» par conséquent peu collantes ; les solides,
» de leur côté, sont ou relâchés outre mesure, &
» alors ils participent à la putréfaction des sucs ;
» ou excessivement tendus, rigides, secs, &c.
» & alors il y a, pour l'ordinaire, *fièvre lente*,
» ou du moins, disposition prochaine à cet acci-
» dent. Qu'un corps ainsi constitué reçoive une

» plaie ou une fracture, n'eſt-il pas certain que
» l'une ſe convertira promptement en ulcère, &
» que l'autre ſe conſolidera tard, ou point du
» tout? Ceux qui prétendent que le virus véné-
» rien eſt un obſtacle à la réunion des plaies &
» des fractures, ont donc raiſon auſſi ».

Enfin, après avoir conſidéré les maladies vénériennes ſous pluſieurs aſpects, toujours ſuivant les mêmes principes, le ſentiment de M. *Peyrilhe* eſt que, pour guérir la vérole, il faut fondre, atténuer. Il demande enſuite comment les remèdes produiſent l'atténuation des fluides; voici ce qu'il répond :

« De deux manières, dit-il : ou en aiguillon-
» nant les ſolides, & les déterminant à augmenter
» leur effort ſur les fluides, ou bien, en diviſant,
» en atténuant ces mêmes fluides par l'action
» immédiate qu'ils exercent ſur eux. Plus cette
» dernière opération des remèdes ſera conſidé-
» rable, tout étant ſuppoſé égal, plus ils poſſé-
» deront éminemment la vertu fondante; mais,
» ce n'eſt pas à cette ſeule action immédiate ſur
» les fluides, que ces médicamens doivent leur
» vertu; car ils ne laiſſeront pas d'être atté-
» nuans, pour n'être que ſtimulans, pour n'agir
» que ſur les ſolides : ne voit-on pas, en effet,
» ſans beaucoup de réflexions, que l'atténuation
» eſt principalement l'ouvrage de la nature, &

» que nos ſolides, & ſur-tout les muſcles & les
» artères, ſont les inſtrumens qui l'exécutent?
» Or, combien y a-t-il de remèdes qui ſont
» atténuans de l'une & de l'autre manière? Ces
» remèdes ont donc tous une action commune;
» ils doivent donc tous produire ſur nos corps
» l'effet dépendant de cette action : s'il ſuffit
» d'atténuer pour guérir la vérole, ils doivent
» donc être tous anti-vénériens ; leur diverſité
» n'eſt donc qu'apparente, & l'objection qu'elle
» ſemble offrir une illuſion facile à diſſiper ».

Mais entre tous ces remèdes fondans, M. *Peyrilhe* préfère l'alkali volatil concret pris par la bouche, parce qu'indépendamment de ſa vertu ſtimulante, il excite un mouvement fébrile, ſuivi d'une tranſpiration plus ou moins abondante, qui, ſuivant lui, entraîne au dehors le principe de la maladie : il le préfère ſur-tout au mercure.
« Ce minéral, dit-il, n'eſt qu'un fondant mé-
» canique; ce n'eſt qu'en rendant plus fortes &
» plus fréquentes les oſcillations des vaiſſeaux,
» & généralement de tous les ſolides du corps
» humain, en broyant lui-même, pour ainſi
» dire, les humeurs épaiſſies, qu'il fond &
» atténue. L'alkali volatil, au contraire, eſt un
» fondant vrai, un fondant phyſique en lui,
» la faculté fondante eſt en plus grande raiſon
» que la faculté ſtimulante; tandis que dans le

» mercure, la faculté ſtimulante eſt conſidérable,
» & la fondante abſolument nulle ».

D'après cette manière d'enviſager les anti-vénériens, M. *Peyrilhe* croit donc que c'eſt moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les ſolides : il eſt donc, ſuivant lui, plus indifférent qu'il ne le paroît d'abord, d'employer tel ou tel moyen : la choſe importante, l'opération eſſentielle ici, c'eſt l'augmentation du mouvement des ſolides : il faut exciter, ſoutenir une émotion fébrile, la fièvre même dans certains cas : il faut aiguillonner le principe conſervateur que nous appellons *nature*, l'avertir, en quelque ſorte, de la préſence de l'ennemi, & l'aider à triompher de ſes attaques.

Aux mots *émotions fébriles*, M. *Peyrilhe* a indiqué une note qui peut me regarder. « Ce ſeroit,
» dit-il, contre mon intention qu'on confondroit
» l'émotion fébrile avec celle qui fait, dit-on,
» *la criſe*, à laquelle quelques Ecrivains attribuent
» la guériſon des maladies vénériennes ; la pre-
» mière eſt réelle, ſenſible & dans mes prin-
» cipes ; la ſeconde auroit beſoin d'autres autorités
» que celles qui l'atteſtent, pour ne pas paſſer
» dans mon eſprit pour une chimère enfantée
» par l'eſprit de ſyſtême, & défendue plutôt
» par des ſubtilités que par des raiſons ſolides ».

Vous penſez bien, Monſieur, que je ne laiſſerai

point

point une pareille note ſans réponſe : je reviens au mercure.

Après avoir démontré, à ſa manière, combien la baſe où repoſe la prétendue vertu anti-vénérienne excluſive du mercure eſt chancelante ; & eſſayé de la renverſer, M. *Peyrilhe* paſſe à la *ſpécificité* de ce minéral. Cette propriété tant célébrée a-t-elle des fondemens plus ſolides ? Il aſſure que non.

« L'idée de ſpécifique, dit-il, renferme celle » d'une vertu particulière, propre, individuelle ; » occulte ; ne correſpondant à aucune indica- » tion, n'exigeant, pour guérir, aucune éva- » cuation, & guériſſant ſûrement : tel eſt le » quinquina, qui eſt réputé le ſpécifique des » fièvres intermittentes. Le mercure agit-il d'une » manière analogue à la ſienne ? Qui pourroit » le prétendre ? Les plus petites évacuations » ſuſpendent ſouvent l'effet de l'écorce du Pérou, » rappellent la fièvre qui n'auroit pas reparu, » ſi le ventre n'avoit pas coulé. Le mercure, » au contraire, après avoir agi comme atténuant » mécanique, évacue les humeurs diviſées par » les couloirs de la ſalive, des urines, par les » ſelles, par la tranſpiration, &c. Nous ignorons » abſolument la manière dont le quinquina agit » ſur la cauſe matérielle des fièvres : la façon » d'agir du mercure paroît démontrée ; le

» quinquina guérit aſſez conſtamment les fièvres
» non compliquées ; le mercure ſoutiendra-t-il
» le parallèle à çet égard ? A dieu ne plaiſe que
» je veuille porter le déſeſpoir dans le cœur
» des malades ; mais qu'ils jettent les yeux autour
» d'eux, ils y découvriront la triſte vérité dont
» je me crois permis de leur épargner la preuve ».

Telles ſont, Monſieur, les conſidérations qui ont engagé M. *Peyrilhe* à exclure, pour le bien de l'humanité, le mercure du traitement des maladies vénériennes, & à ſubſtituer, à ſa place, l'alkali volatil concret ; il le déguiſe ſous la forme de ſyrop, comme le ſieur *Velnoz* déguiſoit le remède qui lui étoit particulier, & comme M. *Mittié* l'a imité depuis (1). Je ne ſuivrai point M. *Peyrilhe* dans les détails où il entre ſur les préparations que l'uſage de ſon remède exige, ſur ſon adminiſtration générale & particulière, ni ſur ſes effets ſenſibles ; je me contenterai de fixer votre attention ſur quelques traits de ſa pratique.

Dans la gonorrhée, il attend ſagement que l'inflammation ſoit calmée, pour adminiſtrer l'alkali volatil : il dit que les gonorrhées de l'un

---

(1) Une perſonne qui connoiſſoit particuliérement M. & Madame *Velnoz*, m'a dit que M. *Mittié* ſuccéda, dans leur confiance, à M. Peyrilhe.

& de l'autre ſexe cèdent pour l'ordinaire à ce moyen ; & que ſi elles réſiſtent, il ſe voue à des traitemens particuliers, appropriés aux divers obſtacles auxquels il croit devoir rapporter leur tenacité. Voici un exemple de ſa pratique dans une pareille circonſtance.

En cherchant la cauſe de l'opiniâtreté des gonorrhées, il l'a trouvée quelquefois dans de petites duretés diſſéminées dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre ; & les remèdes qu'il a employés acceſſoirement contre ces duretés, ſont les alkalis fixes, préparés à la manière de *Tachenius* ; & dans les ſujets moins ſenſibles, les alkalis fixes ordinaires en injection, depuis trente grains juſqu'à un ou deux gros ſur une pinte d'eau. Il n'emploie pas d'autre moyen contre la gonorrhée cordée, dont le nœud ou le noyau ſolitaire, qui ſert de point fixe à la corde, ne diffère, ni par ſa nature, ni par ſon ſiège, des duretés diſſéminées ; obſervant néanmoins de laiſſer tomber l'inflammation avant de paſſer à leur uſage. Enfin, M. *Peyrilhe* ajoute, dans une note, qu'il a employé ces mêmes ſels en injections & en lotions, à titre de préſervatif, dans des circonſtances qui devoient en légitimer l'uſage, & qu'il a eu lieu de croire qu'elles ont produit l'effet qu'il en attendoit.

On ſait qu'il n'eſt pas toujours aiſé de diſ-

tinguer les fleurs blanches d'avec la gonorrhée dans les femmes. Ici M. *Peyrilhe* tranche le nœud qu'il ne peut diſſoudre, ſans s'épuiſer en conjectures vaines ſur le caractère des fleurs blanches, pour peu qu'elles ſoient anciennes & ſuſpectes; il s'attache principalement à l'épaiſſiſſement de la lymphe, qu'il croit les précéder, les accompagner & les produire: d'après cette étiologie, ſachant que les alkalis volatils ſont propres à détruire tous les épaiſſiſſemens lymphatiques non inflammatoires, il les donne ſans héſiter.

La même raiſon l'engage à adminiſtrer ſon remède anti-vénérien dans les maladies qu'on nomme *laits répandus* à la ſuite des couches. Suivant lui, l'époque de l'apparition des ſymptomes n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour nous faire rapporter à la dépuration imparfaite de l'humeur laiteuſe, des accidens, qu'en d'autres tems & dans d'autres circonſtances, nous euſſions réputés vénériens. Ne ſait-on pas, ajoute-t-il, que l'apparition ſubite de quelques ſymptomes véroliques, dans le cours d'une maladie ordinaire, n'eſt point une choſe rare? Pourquoi la maladie factice, qui ſuit l'accouchement des femmes qui ne nourriſſent point, ne produiroit-elle pas le même effet que les autres maladies ſur un virus caché, que ſa foibleſſe empêchoit de ſe montrer dans la pleine ſanté, ou qui, du moins, en ſe

montrant avant la couche, n'a pu produire que des ſymptomes équivoques & trompeurs ?

« Pour ſortir, ajoute M. *Peyrilhe*, du doute » où jettent ces ſymptomes, nous n'avons pas » de reſſources particulières inconnues aux gens » de l'art ; mais nous oſons préférer le ſentier » que nous ſuivons à la route battue ; ſur le » moindre ſoupçon de vice vénérien, nous ne » balançons point à l'inculper, nous trouvons » dans cette déciſion une entière ſûreté, puiſque » le traitement par l'alkali volatil convient égale- » ment aux laits répandus ſimples, & à ceux » qui ſeroient compliqués de vice vénérien ».

D'après cette pratique, on diroit que M. *Peyrilhe* eſt un de ces Praticiens qu'il nomme à *manche étroite*, & dont il fait le portrait ingénieux dans le dialogue ſuivant. Un vaporeux vient-il ſe plaindre à ce praticien rigide, qu'il voit voler une mouche devant ſes yeux ; vérole, s'écrie-t-il. *Le Mal.* Mais, Monſieur, ce que je ſens, m'a-t-on dit, n'eſt qu'une illuſion d'optique, & la maladie que vous me ſuppoſez n'eſt rien moins qu'une illuſion. *Le Prat.* Vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée qui ſe guérit aiſément, & ſans accident ; & depuis vingt ans qu'elle eſt tarie, je n'ai jamais reſſenti la moindre infirmité. *Le Prat.* Ah, vous avez eu une gonorrhée ! elle fut mal traitée, je n'en doute point;

vérole, vous dis-je. *Le Mal.* Mais, Monſieur, cette gonorrhée ne dura que trois jours; elle provenoit d'une ample boiſſon de bière, & je l'ai guérie par une ample boiſſon d'eau-de-vie. *Le Prat.* Finiſſons, étiez-vous vierge alors? *Le Mal.* Non, Monſieur. *Le Prat.* Hé bien! votre gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, mes enfans ſont tous fort ſains. *Le Prat.* Qu'eſt-ce à dire? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole aſſoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans ſains? *Le Mal.* Eſt-il poſſible? *Le Prat.* Belle queſtion! ils peuvent bien davantage: ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans ſains, & des enfans infectés du virus vénérien? *Le Mal.* Je n'ai plus qu'un mot à ajouter: il y a bien long-tems que je n'ai goûté le plaiſir amoureux. *Le Prat.* La longue privation dont vous vous plaignez n'eſt pas, à mes yeux, une raiſon de douter: ſachez, Monſieur le raiſonneur, que le virus vénérien peut reſter aſſoupi dans nos corps, dix, vingt, trente ans & plus, ſans porter la moindre atteinte à la ſanté, & s'éveiller enſuite pour exercer ſes ravages accoutumés. *Le Mal.* Vous m'étonnez, Monſieur, & j'avoue que ſi c'étoit un bateleur qui me dît des choſes ſi étranges je le ſoupçonnerois d'en vouloir à

mon argent. *Le Prat.* Quoi ! vous joignez l'ironie offenſante à la déraiſon revêche ! Vous mériteriez....... Mais je ſuis humain, & je veux bien vous notifier enfin, pour la dernière fois, que vous avez la vérole, & que vous l'avez gagnée d'emblée, &c.

Dans une vérole ancienne, ſi les ſymptomes cèdent dans le cours d'un traitement de cinq ou ſix ſemaines par les frictions, on tient la guériſon pour radicale & ſûre. M. *Peyrilhe* en juge autrement : il préſume que les accidens reparoîtront; & voici ſur quoi il fonde ſa conjecture : faites attention à la théorie qu'il va vous préſenter, vous jugerez par elle de ſes profondes connoiſſances dans l'économie animale.

Il ſoupçonne, dans ce malade prétendu guéri, beaucoup d'humeurs viciées; non, à la vérité, dans le torrent de la circulation, où la dépuration a dû s'opérer, mais dans le tiſſu cellulaire, dans le parenchime des viſcères, dans les glandes & les follicules glanduleux, dans les tuyaux capillaires de tous genres : les ſolides eux-mêmes en ſont pétris; car ils ont ſouffert des pertes journalières pendant le tems qu'a duré l'infection, & ces pertes ont été journellement réparées aux dépens des humeurs imprégnées du virus. L'état phyſique du malade prétendu guéri, étant ainſi tel que M. *Peyrilhe* l'annonce,

qu'arrivera-t-il lorfqu'il aura quitté les remèdes ? Le principe confervateur, qui tend fans ceffe à donner à nos fonctions toute la perfection dont elles font fufceptibles, défobftruera peu-à-peu les vaiffeaux & le tiffu cellulaire, défengouera les glandes & les vifcères, & ramènera dans le torrent de la circulation des miafmes contagieux, qui ne tarderont pas à pulluler, à fe multiplier à l'infini, & ramener l'infection générale, fi l'expulfion ne s'en fait pas dans la proportion du reflux : les folides eux-mêmes, par leur perte journalière, renverront aux liquides des corpufcules virulens. Et voilà, fuivant M. *Peyrilhe*, les fources & les caufes des rechûtes qu'il prévoit, qu'il craint, & contre lefquelles il lui femble qu'on n'eft pas affez en garde.

« Pour prévenir ces récidives, continue-t-il, » voyons ce que dicte, je ne dis pas la Médecine dogmatique, mais la plus mince notion » de phyfique, le gros bon fens. Un traitement » de fix femaines a diffipé complétement une » foule d'accidens dans un tems où le virus » abondoit : donc il a chaffé ou détruit la plus » grande partie de ce virus : donc un nouveau » traitement de quatre femaines produira le même » effet fur le virus refoulé dans le fyftême vafculaire pendant les trois ou quatre mois qui » auront fuivi le premier traitement : donc un

» quart de traitement de plus, placé à trois ou
» quatre mois de diſtance du dernier, achevera
» la dépuration, & aſſurera le ſuccès ».

Telles ſont les raiſons que M. *Peyrilhe* donne pour juſtifier les repriſes qu'il eſt ſouvent obligé de répéter pluſieurs fois dans le traitement de la vérole par l'alkali volatil, ou par d'autres remèdes analogues; ce qui prolonge ce traitement juſqu'à huit ou dix mois, & même une année, pour peu que la maladie ſoit ancienne.

Enfin, après avoir fait l'énumération de tous les remèdes, des végétaux ſur-tout, ſoit exotiques, ſoit indigènes, qui peuvent guérir les maladies vénériennes, ou qui ſont capables de diſſiper quelques ſymptomes qui avoient réſiſté au traitement général, M. *Peyrilhe* fait mention d'un médicament compoſé de l'alkali volatil cauſtique, adouci, par ſa combinaiſon avec quelque huile, de manière qu'il forme, avec elle, un véritable ſavon : ce médicament ne s'applique qu'extérieurement. Notre auteur l'a vu fondre des noyaux de glandes inguinales, reſtes d'anciens bubons, de tumeurs ſcrophuleuſes fort anciennes, des exoſtoſes non enflammées, des empâtemens rebelles du prépuce, & beaucoup d'autres accidens du même genre.

« En obſervant attentivement, ajoute M. *Pey-*
» *rilhe*, l'action du ſavon animal, j'ai vu qu'elle

» étoit doublée : une portion agit comme topique
» ſur le lieu qui la reçoit ; l'autre portion eſt
» réſorbée, & devient médicament interne ;
» cette dernière agit ſur tous les ſolides & les
» fluides du corps humain, comme agit l'alkali
» volatil pris par la bouche ; il ſtimule, aug-
» mente l'action des ſolides, & produit le mou-
» vement fébrile ; d'où dépend l'atténuation ou
» la fonte, qui atteſte & garantit la guériſon
» de la cachexie vénérienne ; il fait plus, il
» pouſſe aux urines ou aux ſueurs, ſelon des
» circonſtances, dont le praticien peut diſpoſer
» à ſon gré. Ces obſervations, pluſieurs fois
» répétées, m'ont conduit à penſer que des
» frictions méthodiques, avec le ſavon animal,
» guériroient la vérole auſſi ſûrement, & plus
» commodément, que l'alkali volatil pris par
» la bouche : des eſſais déjà tentés avec ſuccès,
» m'affermiſſent dans mon opinion », *&c.*

Telles ſont, Monſieur, les principales vues de M. *Peyrilhe* ſur les maladies vénériennes : j'aurois pu vous citer beaucoup de prétentions, de raiſonnemens, de déclamations qui ſemblent être dirigées contre moi : mais, comme l'auteur ne m'a point nommé, j'aurois tort de m'en offenſer ; d'ailleurs, vous connoiſſez ma philoſophie ; je ne me défends jamais par des récriminations ; ma franchiſe ne m'a jamais permis que d'oppoſer

mon ſentiment à celui de ceux qui ne penſent pas comme moi : c'eſt la marche que je ſuivrai dans les lettres qui ſuccéderont à celle-ci.

Je ſuis, &c.

P. S. J'ai reçu, Monſieur, de votre part, le n°. 15, *Tom. 1*, *S.* du Journal Polytype, où j'ai trouvé une critique de mon eſſai ſur les facultés de l'ame, ſans nom d'auteur. Vous avez tort de croire que M. *Peyrilhe* pourroit bien y avoir quelque part : je ne ſuis point de votre avis. L'économie animale m'a paru trop étrangère à l'auteur de cette critique, pour que je penſe que ce ſoit lui. Mais, quoi qu'il en ſoit, après l'avoir lue avec attention, ſans pouvoir y rien comprendre, j'ai jugé qu'elle ne valoit pas la peine que je m'en occupaſſe, d'autant plus que je viens de recevoir, dans le moment, la feuille de l'Année littéraire, n°. 21, où le rédacteur rend également compte de mon eſſai, & où je ſuis vengé de la critique du Journal Polytype, d'une manière qui m'eſt bien honorable.



LETTRE III.

Obſervations ſur les Maladies vénériennes.

C'EST en vain, Monſieur, que vous inſiſtez à me demander quelle eſt la nature du virus vénérien ? Je ne la connois point ; je ſais ſeulement que c'eſt ce que nous appellons un *principe hétérogène*, qui ſe communique d'une perſonne à une autre, & qui produit différens effets, ſuivant la modification qu'il a, lorſqu'il eſt reçu, ou celle qu'il acquiert dans la ſuite ; ce ne ſont donc que les obſervations qui peuvent répandre quelque lumière ſur ce chaos : en voici pluſieurs qui commenceront à le débrouiller.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. *Svédiaur*, auteur anglois, dont l'ouvrage ſur les maladies vénériennes a été traduit par M. *Gibelin*, docteur en Médecine ; M. *Svédiaur*, dis-je, ſoupçonnant qu'un ſtimulus quelconque, vénérien ou non, pourvu qu'il fût aſſez âcre pour exciter une inflammation, & par conſéquent une excrétion extraordinaire du mucus de l'urètre, étant appliqué à cet organe, pourroit produire une gonorrhée : après avoir roulé cette

idée dans sa tête pendant plusieurs années, il se détermina enfin à faire, sur lui-même, une expérience qui fût capable, ou de confirmer, ou de renverser de fond en comble la théorie qu'il avoit conçue.

Dans cette vue, il prit six onces d'eau, à laquelle il ajouta autant d'alkali volatil fluor qu'il en falloit pour donner à ce mêlange un goût très-piquant, & comme brûlant; il injecta de cette liqueur dans son urètre, en comprimant avec les doigts de son autre main au-dessous du frein, pour l'empêcher de pénétrer plus avant, & la fixer ainsi sur la partie qui est communément le siège de la gonorrhée vénérienne. Au moment où l'injection toucha l'intérieur de l'urètre, M. *Svédiaur* éprouva une douleur si violente, qu'il ne put retenir la liqueur que l'espace d'une seconde; il se détermina cependant à faire une seconde injection, il la retint pendant près d'une minute; mais la douleur devint si cruelle, qu'il ne put la garder plus long-tems.

Cette douleur diminua, & devint plus supportable dans la journée. Le lendemain matin, après avoir bien dormi pendant la nuit, M. *Svédiaur* n'eut rien de plus pressé que d'examiner la partie; il trouva une évacuation assez considérable de matière puriforme, de la même couleur, jaune-verdâtre, que celle de la gonorrhée. La douleur

que caufoit le paffage des urines étoit alors beaucoup augmentée ; & la nuit fuivante, fon fommeil fut interrompu par des érections involontaires & douloureufes. Le matin du jour fuivant, l'évacuation étoit beaucoup plus abondante, & à-peu-près de la même couleur ; elle étoit peut-être feulement un peu plus verdâtre : la douleur qu'il éprouvoit alors en urinant étoit fi cuifante, qu'il réfolut de l'appaifer en injectant dans le canal un peu d'huile d'amandes douces tiède ; il fut beaucoup foulagé par ce moyen.

L'écoulement continua pendant cinq jours ; la douleur diminua d'une manière remarquable dans la partie affectée pendant cet intervalle ; mais il obferva, à cette époque, qu'il s'établiffoit une nouvelle inflammation, plus avant dans le canal de l'urètre, à un endroit où il n'avoit rien fenti auparavant, & où aucune portion de l'injection n'avoit pénétré. Cette nouvelle inflammation tenoit, à ce qu'il lui parut, depuis l'extrémité de la première jufqu'à un certain éloignement dans le canal ; elle fut fuivie d'une évacuation abondante de matière, & dura fix jours, après lefquels les accidens étoient extrêmement adoucis ; mais enfuite, M. *Svédiaur* fut bien étonné d'éprouver diftinctement les fymptomes d'une troifième inflammation, qui s'étendoit depuis le véramontanum jufqu'au col de la

veſſie, & qui fut accompagnée d'une ardeur d'urine & d'un écoulement abondant, comme la précédente. Pour le coup, il fut ſérieuſement alarmé; car il s'étoit conſtamment injecté de l'huile d'amandes douces trois fois par jour: il voyoit que l'inflammation, qu'avoit d'abord excitée l'alkali volatil, ſe communiquoit très-évidemment d'une partie de l'urètre à une autre, ce qui lui faiſoit craindre qu'elle ne s'étendît juſqu'à la ſurface interne de la veſſie; inflammation qui pouvoit avoir des conſéquences dangereuſes. Il demeura dans cet état entre l'eſpérance & la crainte, pendant ſept ou huit jours; mais il éprouva enfin, à ſa grande ſatisfaction, que cette inflammation s'appaiſoit par degrés, de même que l'écoulement de matière, ſans paſſer les limites de l'urètre; & il fut entiérement délivré de tous les accidens qui avoient réſulté de ſon imprudente expérience, à la fin de la ſixième ſemaine.

Rien ne repréſente mieux que cette expérience l'établiſſement de la gonorrhée par le virus vénérien; dans l'un & l'autre cas, on ne voit que l'irritabilité de la partie affectée, vivement excitée par l'action d'un principe hétérogène qui s'y eſt fixé, & qui détermine un écoulement plus ou moins abondant, ſuivant l'intenſité de l'irritation. Dans l'expérience de M. *Svédiaur*, on a vu que

l'inflammation s'eſt propagée du côté du col de la veſſie : cela arrive quelquefois dans la véritable gonorrhée ; lorſqu'elle commence, cette inflammation eſt ordinairement bornée à la foſſe naviculaire ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend enſuite juſqu'à la glande proſtrale, qui devient alors le principal ſiège du mal. Enfin, dans la même expérience, la gonorrhée factice a parcouru ſucceſſivement ſes différens périodes en ſix ſemaines : la véritable gonorrhée ſe termine ordinairement dans le même eſpace de tems, lorſque rien ne traverſe ſa marche.

Mais il arrive des accidens dans cette maladie, dont l'obſervation peut nous éclairer ſur certains caractères du virus vénérien : on ſait que ce virus eſt ſuſceptible d'être déplacé du lieu où il étoit fixé dans la gonorrhée, & de ſe porter dans une autre partie, telle que les teſticules, & quelquefois les yeux : mais, dans ces cas, ce n'eſt point la matière de la gonorrhée, dont l'écoulement a été ſupprimé, qui eſt tranſportée dans ces parties ; il n'y a que le principe hétérogène qui s'y porte, & y produit des effets différens, ſuivant la ſtructure de ces parties, c'eſt-à-dire, que dans le teſticule il ne peut produire qu'une tumeur en y attirant les fluides ; au lieu que dans les yeux il établit un écoulement pareil à celui de la gonorrhée.

SECONDE

Seconde Observation.

Une autre métaſtaſe bien plus ſingulière, que j'ai eu occaſion d'obſerver il y a quelques années, prouve encore que le virus vénérien peut ſe porter en différentes parties du corps, ſoit de lui-même, ou qu'il y ſoit repouſſé ou attiré par quelque cauſe particulière. Un homme, âgé d'environ trente-cinq ans, vint me conſulter pour un écoulement qu'il avoit depuis long-tems, & une eſpèce de ſtrangurie qui le faiſoit beaucoup ſouffrir : il me dit que toutes les fois qu'il vouloit uriner (& cela lui arrivoit ſouvent), le premier jet de l'urine ſortoit à plein canal, & qu'enſuite le col de la veſſie ſe reſſerroit, au point que les urines ne ſortoient plus que goutte à goutte, avec des efforts très-douloureux. Je lui conſeillai de paſſer par les remèdes; je ne voulus point faire uſage, ni de ſonde, ni de bougie, dans la crainte de trop irriter les parties affectées. Ayant préparé le malade convenablement, je lui fis adminiſtrer les frictions chez lui; après la ſeconde, il me dit que de huit fois qu'il avoit uriné, il y en avoit eu trois que les urines avoient coulé ſans interruption juſqu'à la dernière goutte. Ce premier ſuccès me flatta; j'eſpérai que tout feroit bientôt rétabli dans ſon état naturel : en effet, après la quatrième fric-

tion, les urines ne s'arrêtoient plus, & l'écoulement de la gonorrhée avoit cessé : mais ma sécurité ne fut pas long-tems sans être vivement troublée. Après avoir fait donner la sixième friction, je n'apperçus aucun signe de salivation, aucune partie de la bouche n'étoit gonflée ; mais le malade se plaignit d'une difficulté d'avaler : je crus d'abord que c'étoit la salivation qui s'annonçoit par-là ; cependant cette difficulté augmenta si fort, qu'il ne pouvoit plus avaler ; dès qu'une gorgée de bouillon ou de tisanne se présentoit à l'entrée du pharinx, cet organe se contractoit, au point de lui en interdire entiérement le passage. Ce fut alors que je fus convaincu qu'une métastase du principe hétérogène, déterminée, sans doute, par l'action du mercure, étoit la cause de cet accident, & que le virus produisoit dans le pharinx, la même constriction qu'il causoit auparavant dans le col de la vessie. Cependant, le cas étoit pressant ; mais je vins bientôt à bout d'écarter le danger. J'introduisis avec facilité, dans l'œsophage, une sonde de gomme élastique, au moyen de laquelle j'injectai, dans l'estomac, d'abord un verre de tisane, & ensuite un verre de lait que je trouvai sous la main. Je mis la garde au fait de cette opération ; le malade s'introduisoit lui-même la sonde, & cette femme lui injectoit les bouillons & la tisane suivant le

besoin. Rassuré de ce côté-là, je continuai le traitement; l'écoulement de la gonorrhée ne fut pas long-tems sans reparoître, comme je l'avois prévu; dès-lors la faculté d'avaler fut rétablie, sans que la rétention d'urine eût lieu : enfin, le malade guérit très-bien de cette fâcheuse maladie.

Troisième Observation.

A mesure que je rappelle dans ma mémoire les faits que je vous cite, je vois qu'ils servent infiniment à éclaircir différens traits du caractère du virus vénérien, qui méritent le plus d'attention : voici, par exemple, une observation qui prouve que ce virus peut rester plus ou moins long-tems dans un état d'inaction, & par conséquent sans que la santé en soit dérangée. Il s'agit d'un jeune homme qui vint me consulter pour un écoulement, dont il s'étoit apperçu depuis deux ou trois jours : il me dit qu'il étoit d'autant plus étonné de cet écoulement, qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit eu commerce avec aucune femme : je lui demandai si, à cette époque, il n'avoit eu aucun accident vénérien; il me répondit qu'il eût alors une gonorrhée, qu'on traita avec le sublimé corrosif; qu'après avoir coulé environ quinze jours, elle s'arrêta, & que depuis il avoit joui de la meilleure santé. Je jugeai son état très-suspect; quelques jours

après, il vint me dire que ſon écoulement étoit arrêté, & qu'un de ſes teſticules commençoit à s'enfler avec douleur. Je le déterminai alors à paſſer par les remèdes; le mercure ne porta point à la bouche pendant tout le traitement; mais après la troiſième friction, l'écoulement de la gonorrhée reparut avec une telle abondance, que ſa chemiſe en fut, pour ainſi dire, toute trempée dans une nuit. Cet écoulement continua pendant trois jours avec la même force; il diminua enſuite inſenſiblement, & il ſe tarit de lui-même avant la fin du traitement.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Une femme de vingt-ſix à vingt-ſept ans, avoit contracté la vérole par des chancres que ſon mari lui avoit communiqués. On lui fit quelques remèdes qui diſſipèrent ces chancres, il lui ſurvint enſuite des puſtules au front, à la poitrine & aux cuiſſes; elles diſparurent auſſi en partie : quelque tems après, elle eut une pleuréſie, pour laquelle elle fut ſaignée ſept fois, & dont elle ſe tira fort bien. Après ſa convaleſcence, les puſtules reparurent à la poitrine & aux cuiſſes, & enſuite il lui ſurvint de plus une tumeur à la jambe gauche, au-deſſous des muſcles jumeaux : dans le commencement, cette tumeur

n'étoit douloureuſe que lorſque la malade marchoit. Cette femme reſta fort long-tems dans cet état, avant de ſe déterminer à ſe mettre à portée de faire les remèdes convenables. Enfin, je la pris chez moi pour la traiter : la tumeur étoit percée depuis quelques jours; la matière qui en ſortoit étoit abondante & d'un mauvais caractère; la jambe étoit fort enflée. Les préparations finies, je lui fis adminiſtrer les premières frictions d'un gros & demi d'onguent chacune; après la troiſième, la bouche fut un peu frappée, & je ſuſpendis les autres. J'appellai alors M. *Deſault*, aujourd'hui Chirurgien en chef de l'Hôtel-dieu; nous convînmes qu'il falloit découvrir le fond de l'ulcère; les inciſions furent faites haut & bas dans une étendue aſſez grande, parce que nous voulûmes mettre à découvert tout le vuide de la caverne. Les choſes ſe paſſèrent très-bien les premiers jours; la ſalivation étoit très-modérée, je ſuſpendis encore les frictions; mais enſuite l'ulcère devint ſordide, & rendoit une ſanie très-abondante & puante; je ne découvrois aucun ſinus capable de fournir une pareille matière; les chairs s'élevèrent & devinrent calleuſes, les bords ſe renverſèrent en dehors: j'imaginai alors de panſer l'ulcère avec l'eau phagédénique, dans laquelle je trempois les plumaceaux que j'exprimois bien. Après quelques

jours de ce panſement, je m'apperçus que la ſalivation étoit conſidérablement augmentée, quoique je n'euſſe donné aucune nouvelle friction ; la langue & l'intérieur des joues étoient remplis d'eſcarres, ſans que le gonflement de ces parties fût conſidérable. J'attribuai ce ſurcroît de ſalivation au ſublimé corroſif qui entre dans la compoſition de l'eau phagédénique : j'en diſcontinuai auſſi-tôt l'uſage. Les choſes reſtèrent dans cet état fâcheux pendant pluſieurs jours : l'ulcère devenoit de plus en plus ſordide ; le gonflement & la douleur s'étendoient vers les malléoles : enfin, un matin, à la levée de l'appareil, je fus ſurpris de voir l'ulcère totalement changé en bien ; la couleur & la conſiſtance des chairs étoient meilleures. Je demandai à la malade ſi elle n'avoit pas ſenti en elle quelque choſe de nouveau & d'extraordinaire ; elle me dit que dans la nuit elle s'étoit apperçue d'un écoulement par la vulve ; je la fis eſſuyer avec un linge qui fut taché d'une matière aſſez abondante & verte : notez qu'elle n'avoit jamais eu aucun écoulement par cette partie. Dès ce moment, l'ulcère alla de mieux en mieux ; le traitement fut continué ; la guériſon ne fut plus traverſée, & la femme a toujours joui depuis d'une ſanté parfaite.

Cinquième Observation.

Je m'étois servi de l'eau phagédénique dans le cas que je viens de vous rapporter, parce que j'en avois retiré une sorte d'avantage dans celui que je vais vous citer. Une jeune personne avoit eu des chancres, auxquels avoient succédé des pustules au front, sur les épaules, à la poitrine & aux cuisses, avec des douleurs en différentes parties du corps. Lorsqu'elle entra chez moi, les pustules étoient presque toutes amorties, il ne lui en restoit qu'une sur une fesse; elle étoit ulcérée & rendoit beaucoup de matière : la malade me montra encore une croûte sèche à la malléole interne du pied gauche; mais elle me dit que cette croûte n'avoit aucun rapport avec sa maladie, que l'accident qui lui avoit donné lieu étoit antérieur aux chancres. Elle me raconta qu'en folâtrant avec d'autres personnes dans un bois, elle s'étoit heurté la cheville contre le tronçon d'un petit arbre coupé presque à raz de terre, & que le coup avoit enlevé un petit lambeau de peau, qu'on acheva de couper avec des ciseaux. Cette plaie fut pansée avec des remèdes adoucissans, qui parvinrent presque à la guérir : mais un nouveau coup reçu sur la malléole blessée, y attira une inflammation si vive, qu'elle s'étendit sur tout le pied & une

partie de la jambe avec un gonflement considérable; la plaie se rouvrit, & forma un ulcère plus large qu'un écu de trois livres; enfin, après un mois & demi de pansement, tout l'effet des remèdes qu'on employa pour guérir cet ulcère, se réduisit à y former une croûte large comme une pièce de douze sols, & sous laquelle il se formoit de tems en tems un peu de matière. Cette croûte tomba dans le tems des bains; j'appliquai sur l'ulcère une emplâtre de Nuremberg, espérant que le repos que la malade devoit observer pendant le traitement suffiroit pour le cicatriser.

Après la troisième friction, la bouche fut tant soit peu frappée; dès ce moment, la trace des pustules commença à s'effacer, & celle qui étoit ulcérée se desfécha avec une promptitude étonnante. Mais, à mesure que la guérison faisoit des progrès de ce côté-là, la malléole devint plus sensible & s'enflamma, quoique la malade observât le plus parfait repos; l'ulcère se rouvrit, il en découla une sanie ténue & puante, & il s'y formoit des excroissances qui devenoient calleuses presque aussi-tôt qu'elles paroissoient. Cet état m'inquiéta; il me vint d'abord dans l'esprit que le périoste de la malléole, qui n'est couvert dans cet endroit que de la peau, avoit été contus dans le premier choc qu'il avoit

essuyé, & que l'os pouvoit s'être ensuite altéré insensiblement. Cet accident ne m'empêcha point de continuer le traitement, qui parut avoir d'ailleurs le plus grand succès.

Lorsque la malade fut hors des remèdes, j'appellai deux de mes confrères en consultation. Après un examen attentif, nous reconnûmes qu'il n'y avoit point d'apparence que l'os fût altéré, parce que la peau ulcérée glissoit aisément sur lui, lorsqu'on la tiroit de différens côtés. Nous convînmes donc qu'il suffiroit de consommer insensiblement les excroissances & les callosités qui s'opposoient à la cicatrisation. Dans cette vue, j'employai, pendant quelque tems, l'alun calciné & la pierre infernale; mais, voyant le peu de fruit que je retirois de ces remèdes, j'eus recours à l'eau phagédénique, qui produisit un effet aussi prompt que singulier : dès la seconde application, les callosités étoient fondues & applaties; les chairs étoient devenues vermeilles, & la suppuration étoit d'une bonne qualité. Mais, à mesure que la cicatrisation faisoit des progrès de ce côté-là, la pustule de la fesse se gonfla & s'ulcéra de nouveau, & les douleurs dans les membres se renouvellèrent, ce qui m'obligea de recommencer le traitement. Or, il est évident que dans ce cas, une portion du virus avoit été soustraite à la crise que le mercure avoit

opérée, en ſe dépoſant dans l'ulcère de la malléole, & qu'il étoit venu reproduire enſuite les mêmes ſymptomes qu'auparavant, lorſque l'eau phagédénique l'a eu déplacé du lieu où il étoit ſequeſtré.

SIXIÈME OBSERVATION.

Le vingt-quatre du mois d'avril dernier, j'ai reçu, de la part d'un Chirurgien étranger, le mémoire à conſulter que je vais vous communiquer; il vous préſentera un phénomène ſingulier, produit par le virus vénérien, qui exiſte dans le malade depuis trente-trois ans.

Mémoire à conſulter.

Un officier, pour lequel on conſulte, âgé de cinquante ans, n'a jamais été malade, & jouit d'une aſſez bonne ſanté, quoiqu'il lui ſoit reſté, d'une gonorrhée qu'il prit à l'âge de dix-ſept ans, un écoulement qui a toujours continué juſqu'à préſent.

Il prit cette gonorrhée en 1753. Tout ce que j'ai pu ſavoir, dit le Chirurgien conſultant, c'eſt qu'elle fut terminée au bout de ſix ſemaines, & qu'elle recommença à couler peu de tems après.

En 1756, le malade prit une nouvelle gonorrhée, qui fut traitée de la même manière

pendant la route qu'il fit de la Chine en Europe, ſans tarir l'écoulement, qui ſubſiſta toujours. Arrivé en Angleterre, il y gagna, vers la fin de 1757, des chancres & un phimoſis, avec un gonflement à un teſticule, cauſé par la fatigue d'une marche forcée; tous ces accidens furent diſſipés par des remèdes généraux, ſans avoir recours au ſpécifique.

Cependant l'écoulement ſubſiſtoit toujours; il ne le gênoit en rien, ſi ce n'eſt qu'il augmentoit pendant quelques jours, lorſque le malade faiſoit quelque excès. Vers l'année 1777, il fut attaqué d'un ulcère à l'arrière-bouche, lequel ayant réſiſté aux gargariſmes ordinaires, l'officier conſulta le Chirurgien-major d'un hôpital militaire, qui lui conſeilla de paſſer par les grands remèdes; il lui adminiſtra en conſéquence le traitement par extinction, c'eſt-à-dire, qu'on le purgeoit toutes les fois que le mercure portoit tant ſoit peu à la bouche. L'ulcère diſparut pendant le traitement; mais il reparut peu de jours après que le malade fut de retour chez lui; ce qui l'obligea d'aller conſulter de nouveau le même Chirurgien, qui le tranquilliſa, l'aſſurant que l'ulcère n'étoit plus entretenu par le virus; il lui conſeilla quelques gargariſmes qui le firent encore diſparoître; mais il revint quelque tems après, ce qui détermina le malade à prendre

des pilules de bellofte, & enfuite à fubir un fecond traitement par extinction.

Enfin, depuis 1783 que le malade m'a confulté, dit le Chirurgien confultant, j'ai trouvé des petits chancres fur la luette & fur le voile du palais ; je les fais difparoître aifément par des gargarifmes & des purgatifs ; mais ils ne font pas long-tems fans revenir. L'écoulement de la gonorrhée fubfifte toujours, tantôt plus, tantôt moins abondant. Le malade dit avoir vu des femmes pendant tout ce tems-là, fans leur communiquer du mal ; & comme d'ailleurs il jouit d'une affez bonne fanté, il eft perfuadé que les accidens qu'il éprouve ne dépendent point du virus.

On demande, 1°. fi la gonorrhée habituelle eft caufée par un relâchement de vaiffeaux, ou par un principe vénérien ?

2°. Si les ulcères de l'arrière-bouche dépendent également du virus ou non ?

3°. S'il eft néceffaire que le malade paffe par les grands remèdes ?

4°. Enfin, lequel traitement, par crife ou par extinction, doit être préféré ?

Réponse.

Deux gonorrhées, dont l'une eft tombée dans les bourfes, & qui ont laiffé un écoulement habituel qui fubfifte depuis trente-trois ans,

ensuite des chancres & un phimosis, qui ont été suivis d'un ulcère à l'arrière-bouche ; ces accidens caractérisent sans doute la vérole ; en conséquence le malade a subi deux traitemens par extinction : mais si ces deux traitemens avoient détruit le principe de la maladie, les mêmes accidens ne subsisteroient plus.

Cependant, pourquoi, malgré cela, le malade jouit-il d'ailleurs d'une assez bonne santé ? En voici la raison ; c'est l'écoulement habituel qui le sauve des ravages que le virus pourroit causer intérieurement : cet écoulement peut être comparé à un cautère, qui modifie tellement une affection scrophuleuse, qu'il fait jouir un enfant écrouelleux d'une santé apparente tant qu'il subsiste ; mais il ne détruit point le principe de la maladie, puisque nous voyons tous les jours que les mêmes accidens reviennent si-tôt qu'on le supprime.

Dans le malade, pour lequel je suis consulté, il n'y a que la gorge qui soit affectée, lorsque l'écoulement de la gonorrhée diminue, ou qu'il est suspendu pendant quelques jours : mais, reparoît-il ensuite, le mal de gorge se dissipe, ou est moins incommode. Tel est le rapport qu'il y a entre ce mal de gorge & l'écoulement ; rapport qui prouve évidemment que le principe vénérien n'est point détruit.

Mais, d'un autre côté, le malade dit qu'il ne s'eſt point privé de voir des femmes, & qu'il ne leur a communiqué aucun mal. Premiérement, il peut ſe tromper, parce que ces femmes pouvoient avoir elles-mêmes un écoulement, ce qui n'a rien changé à leur état ; ou bien, parce qu'il n'a pas eu occaſion d'être inſtruit du réſultat de ce commerce.

En ſecond lieu, en ſuppoſant qu'il n'a point donné réellement du mal aux femmes avec leſquelles il a eu commerce, cela prouveroit ſeulement que la cachexie vénérienne peut ſe modifier par le laps du tems, ou par l'action de tous les remèdes qui ont été employés inutilement pour la combattre ; cela prouveroit, dis-je, que cette cachexie peut ſe modifier au point que ſon caractère contagieux n'a point la même énergie ; mais elle n'exiſte pas moins dans notre malade, & l'on n'eſt pas moins dans la néceſſité de l'anéantir par une méthode plus régulière & plus efficace, pour prévenir les accidens fâcheux qu'elle pourroit produire tôt ou tard.

Ainſi, en répondant aux queſtions qu'on me fait à la fin du mémoire à conſulter, je dis, 1°. que l'écoulement habituel ne peut pas être cauſé par un relâchement des vaiſſeaux, parce qu'il n'y a que l'action d'un ſtimulus fixé dans le canal de l'urètre qui puiſſe produire un pareil écoulement.

2°. Que les ulcères de la bouche ont un rapport direct avec le virus, qui est le principe de l'écoulement.

3°. Enfin, que le malade ne peut guérir radicalement que par un traitement qui procure une véritable crise, tel que je l'ai décrit dans mon Traité.

Signé, FABRE.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Mémoire à consulter.

Une dame, âgée d'environ quarante-six ans, d'un tempérament vif & sanguin, d'une stature avantageuse, naquit de parens sains & robustes; elle passa sa jeunesse sans infirmité, & se maria à l'âge de trente ans, à un homme de quarante-quatre. Son époux, marin de profession, portoit les marques authentiques de la vie licencieuse qu'il avoit menée; son visage étoit jaune & décharné, ses dents chancelantes, ses gencives flasques & saignantes, la respiration difficile & laborieuse, particuliérement lorsque les quintes d'asthme se manifestoient. Il éprouvoit des difficultés très-grandes à uriner; on le voyoit souvent se faire des injections dans le canal de l'urètre; sa chemise étoit tachée, tantôt en verd, tantôt en jaune; ses urines étoient chargées de glaires

jaunâtres très-puantes ; il avoit une fiſtule à l'anus, occaſionnée par une rétention d'urine ; il étoit travaillé de rhumatiſmes vagues, très-fréquens & très-opiniâtres.

Ce fut dans ce déplorable état que M. *** épouſa la dame qui fait aujourd'hui le ſujet de la conſultation. Les premiers mois du mariage ſe paſſèrent aſſez bien, ſur-tout pour une dame élevée, juſqu'à trente ans, ſous les yeux d'une mère tendre & vigilante. Bientôt les ſoins des deux époux furent de ſe plaindre & de ſe ſoulager mutuellement ; l'un ſe plaignoit de douleurs rhumatiſmales ; Madame éprouvoit une rétention d'urine, accompagnée de chaleur, d'inflammation & gonflement aux parties naturelles : une ſaignée, des tiſanes adouciſſantes, quelques bains calmèrent les accidens, & permirent l'iſſue douloureuſe des urines qui charioient beaucoup de glaires ; la chemiſe ſe tacha d'une matière jaunâtre très-fétide, & la malade éprouvoit quelquefois des cuiſſons & des démangeaiſons aux parties naturelles, particuliérement à l'approche des règles.

Nourrie dans un ſcrupule outré, Madame ne décela pas ſon état, & continua de vivre avec ſon mari, qui, dès la première année de leur union, perdit toutes ſes dents, & paſſa le reſte de ſes jours à ſe plaindre & à cherchet à ſoulager ſes

ſes infirmités, qui le menèrent au tombeau : ce fut à ſept ans de mariage qu'il mourut ſans enfans, des ſuites de l'opération de la fiſtule à l'anus.

A cette époque commencèrent les accidens fâcheux dont la malade a été tourmentée depuis ſept ans & demi, ſans avoir éprouvé le moindre ſoulagement des moyens ſans nombre adminiſtrés par mes confrères & pluſieurs Chirurgiens de la ville.

Ennuyée, ſans doute, de l'état déplorable dans lequel elle ſe trouve depuis plus de ſept ans, & croyant trouver, dans mes foibles lumières, un remède à ſes maux, elle me fit l'honneur de me conſulter. Je lui trouvai les yeux ternes, & la vue troublée, le viſage enflammé & parſemé de beaucoup de boutons, la langue belle, l'appétit & le pouls bons, la reſpiration aiſée, le ventre flexible & dans l'état naturel.

La malade commença par me faire un très-long détail de ſon incommodité & des remèdes adminiſtrés : bains, ſaignées, tiſanes, pilules, bols anti-hyſtériques lui avoient été, pendant quatre ou cinq ans, adminiſtrés ſans ſuccès ; on lui avoit même établi un exutoire à la cuiſſe, qui étoit deſſéché depuis peu ; elle me dit être anéantie, avoir la vue troublée, l'imagination égarée (quoiqu'elle raiſonne très-bien). Elle

éprouve des assoupissemens fréquens, dont elle n'est réveillée que par les suffocations qui lui sont occasionnées par une espèce de boule qui lui monte du bas-ventre à la gorge : elle est toujours tourmentée de vents, & ne se trouve jamais mieux que quand ils prennent leur cours par haut ou par bas ; on sent, au-dessous du cartilage xiphoïde, un battement, ou plutôt un frémissement très-apparent, lorsque les vents montent à la gorge ; je l'ai pris pour celui du tronc de l'artère cœliaque. Madame, triste & mélancolique au suprême degré, parle continuellement de son état, a fréquemment des mouvemens convulsifs ; son pouls est naturel, quelquefois cependant petit & serré ; les règles suivent leur cours ordinaire, & la malade n'en éprouve aucun retard.

A l'ensemble des symptomes, je reconnus l'affection hystérique, vulgairement appellée vapeurs ; je conseillai les bains tièdes, les tisanes délayantes, &c. Je ne fus plus surpris bientôt du peu d'effets des secours administrés par mes confrères. J'interrogeai la malade sur sa vie passée ; je sus, au sujet de son mari, ce que j'ai dit plus haut ; elle me déclara que son visage n'étoit venu rubicond que depuis son mariage, qu'elle avoit éprouvé les accidens ci-dessus mentionnés, & qu'aujourd'hui même on voyoit,

comme on avoit toujours vu depuis l'époque de sa rétention d'urine, des filamens dans ses urines, des taches jaunâtres & fétides à sa chemise; qu'elle éprouvoit quelquefois des cuissons & des démangeaisons dans l'intérieur des parties naturelles; qu'elle étoit souvent tourmentée d'insomnie, & qu'enfin elle n'éprouvoit cet état de tristesse, d'anéantissement & d'hystérie, que depuis l'époque de son veuvage.

Vu l'insuffisance des secours administrés jusqu'à ce jour par mes confrères, dont je ne puis soupçonner la capacité & les lumières, vu l'état du mari & sept ans de cohabitation, vu la triste situation de Madame, j'ai pensé que le virus syphillitique pouvoit être la cause des accidens fâcheux que la malade éprouve aujourd'hui; & que, quoique la maladie ne se présente pas sous l'aspect qu'elle a coutume d'affecter, les mercuriaux la détruiroient cependant en attaquant la souche.

Le diagnostic paroissant un peu obscur à quiconque n'est pas dans l'usage de traiter ces maladies dégénérées, j'ai recours à vos lumières & à votre expérience, & vous prie, Monsieur, de m'honorer de votre avis, pour déterminer, 1°. si le mari de cette dame avoit la vérole? (ce qui paroît démontré); 2°. si Madame a pu cohabiter pendant sept ans & demi avec

ſon mari ſans être infectée du virus ? 3°. l'écoulement que Madame éprouve eſt-il gonorrhoïque ? 4°. ſi l'affection hyſtérique eſt dépendante du virus ſyphillitique, quels moyens adminiſtrer en pareille circonſtance ? 6°. ſi l'âge de la malade, tems auquel les femmes ont coutume d'éprouver de grandes révolutions, n'eſt pas un obſtacle au traitement, &c.

Signé, CHIFO.... Docteur en Médecine.

RÉPONSE.

Je n'ai point trouvé, dans mes papiers, la copie de la réponſe que je fis à ce mémoire à conſulter ; je me ſouviens ſeulement que j'y diſois qu'il étoit évident que le mari avoit communiqué à la dame, qui faiſoit le ſujet de cette conſultation, le virus dont il étoit infecté ; que les accidens qui étoient ſurvenus à cette dame, immédiatement après ſon mariage, en étoient la preuve la plus manifeſte, & qu'il ne falloit pas douter que les ſymptomes de vapeurs, dont elle étoit tourmentée, ne dépendiſſent du même principe ; qu'en conſéquence je conſeillois le traitement par les frictions, adminiſtrées avec toutes les précautions que l'état de la malade exigeoit, &c.

Huitième Observation.

Un homme, d'un tempérament ſanguin, âgé d'environ quarante ans, vint me conſulter ſur différentes incommodités qu'il éprouvoit depuis pluſieurs années; c'étoit des douleurs très-vives à la partie moyenne & antérieure du tibia, où il y avoit exoſtoſe; une tumeur dans l'aiſne du côté droit, dure, ſans douleur, reſte d'un ancien bubon qui n'avoit point ſuppuré; le malade étoit dans l'obligation d'uriner fréquemment, & les urines dépoſoient au fond du pot-de-chambre beaucoup de matières glaireuſes de mauvaiſe odeur. Tels étoient les ſymptomes qui avoient ſuccédé depuis neuf ou dix ans à pluſieurs gonorrhées, parmi leſquelles une étoit tombée dans les bourſes; il avoit eu auſſi un chancre accompagné du bubon dont je viens de parler. Il étoit dans l'opinion que le virus vénérien n'étoit point la cauſe de ces accidens, parce qu'on lui avoit adminiſtré différens traitemens, qui devoient, ſuivant lui, l'avoir détruit. Il avoit pris les pilules de Keifer, le ſublimé corroſif, & il avoit ſubi un traitement par extinction.

Je n'eus point de peine à le faire revenir de ſon erreur, & à le déterminer à entrer chez moi pour ſubir le traitement qui lui convenoit. Après les préparations, je lui fis adminiſtrer les frictions à

le mercure porta à la bouche ; il s'établit une ſalivation aſſez abondante ; l'évacuation par les urines augmenta auſſi beaucoup ; il eut même, pendant le traitement, un léger friſſon, qui fut ſuivi d'un accès de fièvre, qui dura quelques heures, avec une ſueur très-abondante, ce que je n'ai vu arriver qu'à deux autres malades depuis que je traite ces maladies.

Enfin, le traitement fini, la ſanté de cette perſonne ne s'eſt entiérement rétablie que quelques mois après être ſortie de chez moi ; voici ce qui lui ſurvint ; quinze jours après que le malade fut retourné chez lui, la tumeur de l'aiſne, qui ſubſiſtoit encore dans le même état, s'enflamma, devint très-douloureuſe, & ſe termina d'elle-même, par une ſuppuration très-louable ; je l'ouvris, & l'ulcère ſe cicatriſa ſolidement. Quelque tems après, il éprouva des douleurs dans différentes articulations ; & ſa veſſie, quoique retenant une plus grande quantité d'urine, n'étoit pas encore entiérement débarraſſée de l'humeur glaireuſe dont j'ai parlé. Je lui conſeillai alors l'uſage de la tiſane de Felz, dans laquelle je ne fis entrer que la ſalſepareille & la colle de poiſſon ; après en avoir pris pendant cinq ou ſix ſemaines, il fut parfaitement guéri. Depuis ce moment, il a été débarraſſé de tous ſes maux ; il n'a éprouvé aucune douleur, &

la veſſie a repris ſon reſſort, & contient une grande quantité d'urine qu'elle retient facilement pendant quatre ou cinq heures ; il n'y paroît plus aucune matière glaireuſe. Enfin, cet homme jouit, depuis cinq ou ſix ans, de la plus brillante ſanté, & n'a jamais été plus fort ni plus vigoureux qu'il l'eſt actuellement.

De ces obſervations, Monſieur, choiſies parmi une infinité d'autres, ſans compter toutes celles qui ſont rapportées dans mon Traité ; de toutes ces obſervations, dis-je, il me ſera facile de déduire la manière dont le virus vénérien affecte nos parties : cette diſcuſſion ſera le ſujet de la lettre que je compte vous écrire inceſſamment.

Je ſuis, en attendant, &c.



LETTRE IV.

La manière dont le virus vénérien affecte nos parties.

JE vois bien, Monsieur, par votre dernière lettre, qu'avant d'entrer dans aucun détail sur l'objet que je vous ai annoncé, il est nécessaire que je m'arrête un moment sur la fausse idée qu'on a de l'épaississement des fluides, en le considérant comme la cause essentielle de la plupart des maladies. Je croyois, d'après les principes que j'ai établis dans ma première lettre, pouvoir me dispenser de revenir sur cette base absurde du systême de M. *Peyrilhe*, touchant les maladies vénériennes (1); mais je vois que vous hésitez encore, & que vous semblez tenir à ces principes de mécanique, sur lesquels plusieurs auteurs célèbres (dont les noms sont bien faits

(1) Il vient de me tomber entre les mains une brochure qui a paru en 1765, où l'on exalte l'efficacité du syrop du sieur *Velnoz* au-dessus de tous les autres remèdes anti-vénériens, & particuliérement du mercure. On y trouve la même théorie sur l'épaississement des fluides & sur l'exclusion absolue de ce minéral, que dans l'Ouvrage de M. *Peyrilhe*.

pour en impofer) ont fondé la théorie & la pratique de l'art. Il faut donc que je vous rappelle ici ce que vous avez entendu dans une de mes leçons aux Ecoles royales de Chirurgie, lorfque j'ai parlé des tumeurs qui ont un caractère froid.

Il ne s'agit jamais d'obftruction, ai-je dit, que ma vue ne fe porte fur la circulation des fluides dans les vaiffeaux capillaires : la liberté que les liqueurs ont de fluer & refluer dans ces vaiffeaux, & de fe détourner lorfque le moindre obftacle s'oppofe à leur cours, m'éloigne toujours de l'idée que leur épaiffiffement puiffe être la caufe prochaine d'aucune tumeur. Qu'une glande, par exemple, ait perdu fon reffort, & les fucs qu'elle contient, leur fluidité, je ne vois point par quelle force d'impulfion de nouveaux fucs forceront cette glande à s'étendre, à fe tuméfier, au point du volume qu'elle acquiert ; fera-ce par celle du cœur & des artères ? Mais cette force eft, pour ainfi dire, nulle dans les vaiffeaux capillaires, & à plus forte raifon dans les lymphatiques. Comment donc concevoir que la lymphe épaiffie puiffe, par les feules loix de la circulation, produire un bubon, une loupe, un fquirre ? Qu'on fe repréfente encore un cancer à la mamelle pendant fon accroiffement, lorfqu'il s'ouvre & s'épanouit comme un chou-fleur ;

peut-on expliquer un pareil phénomène par la force de l'impulſion du cœur, tranſmiſe à la partie obſtruée par la voie des vaiſſeaux lymphatiques ?

Telles ſont les réflexions qui me font rejetter la cauſe mécanique dont je viens de parler, & qui me ramènent toujours à l'irritation qui attire les fluides, comme je l'ai expliqué à l'égard des tumeurs inflammatoires (1); & pourquoi n'aſſigneroit-on pas la même cauſe aux tumeurs chroniques ? Quoique ces tumeurs ſoient le plus ſouvent d'un caractère froid, on ne voit aucune raiſon pour que l'uniformité de la nature ſoit violée dans cette circonſtance; il eſt vrai que l'irritation eſt ici différemment modifiée que dans l'inflammation, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas aſſez ſenſible pour que l'ame en ait la perception ; mais je ne la crois pas moins capable d'attirer les fluides vers une glande ſans ceſſe ſtimulée par un délétère qui y eſt fixé ; car enfin, ne peut-on pas comparer la tuméfaction de cette glande aux phénomènes de la végétation ? On ne connoît dans les plantes aucune force d'impulſion capable de pouſſer les ſucs

(1) *Voyez* la première partie de mes recherches ſur différens points de phyſiologie, &c., au chap. de l'Inflammation.

qui doivent développer toutes leurs parties. Chaque glande a donc un principe de force qui attire les sucs ou les absorbe ; & pourquoi ne supposeroit-on pas que le virus vénérien, par exemple, fixé sur une des glandes des aisnes, lui communique, en la stimulant, ce même principe d'action qui attire les sucs dont elle est environnée, & que la tuméfaction de cette glande n'est qu'une espèce de végétation contre nature : peut-on expliquer autrement l'accroissement quelquefois très-rapide de ce cancer à la mamelle, dont j'ai déjà parlé, & qui s'épanouit comme un chou-fleur ? Telles sont également les végétations qui s'élèvent sur certains ulcères.

La plupart des auteurs ont imaginé que la cause prochaine des tumeurs chroniques résidant, suivant leur opinion, dans l'épaississement de la lymphe ; ces auteurs, dis-je, ont imaginé que des substances solides & pesantes, comme le mercure & l'acier, pouvoient détruire les obstacles formés dans les vaisseaux par des sucs épaissis, en brisant, atténuant les molécules de ces sucs, ou en stimulant les vaisseaux qui les contiennent. On s'est encore occupé à faire des expériences pour découvrir quelque menstrue propre à rendre la fluidité aux liqueurs qui l'auroient perdue. Après avoir extirpé des tumeurs lymphatiques, squirreuses, cancéreuses, on en a tiré les sucs par

expreſſion, par l'ébullition ou par le riſſolement; on a mêlé ces ſucs avec les ſucs de diverſes plantes, d'où l'on a obtenu des réſultats d'après leſquels on s'eſt flatté de fondre certaines tumeurs par le moyen de ces plantes.

Je ne nie point que la lymphe ne ſoit ſuſceptible de s'épaiſſir; mais je crois que les rapports qu'on ſuppoſe entre l'épaiſſiſſement de cette liqueur & la manière d'agir des remèdes qu'on nomme fondans, n'exiſtent point. Au ſurplus, conſultons l'expérience ſeule capable de nous éclairer ſur ce point.

J'ignore ſi vous ſavez que les glandes conglobées peuvent s'obſtruer, ſe tuméfier uniquement par ſympathie : les exemples ſuivans vont vous faire connoître cette cauſe. Un jeune homme avoit joui d'une aſſez bonne ſanté, à quelques éruptions cutanées près qu'il avoit eues dans ſon enfance. A l'âge de dix-ſept ans il lui ſurvint une tumeur à la baſe de la mâchoire inférieure du côté gauche; cette tumeur acquit, peu-à-peu, le volume d'une groſſe noix; elle étoit mobile, dure & inſenſible. On crut reconnoître, je ne ſais ſur quel fondement, le caractère ſcrophuleux dans cette tumeur; en conſéquence on employa, pendant deux ans, tous les apéritifs & les fondans dont on put s'aviſer, mais inutilement. Ce fut à cette époque que le malade

vint me consulter, d'après la crainte qu'on lui inspira que son mal ne fût l'effet du virus vénérien, parce qu'à l'âge de seize ans il s'étoit exposé à le contracter. Comme il n'en avoit résulté rien d'apparent, je le rassurai de ce côté-là; mais en considérant la position de sa tumeur, je demandai à examiner sa bouche; je lui trouvai une dent cariée à la mâchoire inférieure du même côté: quoique cette dent ne lui eût presque jamais causé de douleur, je le déterminai à la faire arracher; ce qui fut exécuté le même jour. Depuis ce moment, la tumeur se ramollit sensiblement chaque jour, & elle disparut entiérement trois semaines après, sans employer aucun topique.

C'étoit mon maître, M. *Petit*, qui m'avoit appris à être sur mes gardes, par rapport aux dents cariées : voici ce qu'il dit dans son Traité des Maladies chirurgicales, touchant les tumeurs des environs des mâchoires : « j'ai vu une infinité » de ces tumeurs que l'on traitoit depuis long-» tems avec des cataplasmes & des emplâtres, » dont j'ai obtenu la guérison en huit ou quinze » jours, en faisant arracher au malade une dent » cariée. Plusieurs de ces tumeurs se sont dissipées, » quoiqu'elles fussent prêtes à se percer; & j'en » ai vu qui étoient en si grand nombre, qu'elles » formoient une espèce de chapelet depuis l'angle » de la mâchoire jusqu'à la clavicule ».

Voici une autre obſervation analogue à la précédente, bien plus ſingulière. Un jeune homme avoit paſſé les remèdes chez moi pour les ſuites d'une gonorrhée mal traitée, qui lui avoit donné la vérole, & dont il fut bien guéri. Trois ou quatre mois après, il vint me conſulter pour une des glandes des aiſnes qui étoit tuméfiée & aſſez dure, mais inſenſible. Je lui demandai d'abord ſi depuis ſon traitement, il avoit eu commerce avec quelque femme ſuſpecte; il me répondit que non : en viſitant la verge, je n'y trouvai rien qui eût pu donner lieu à cette eſpèce de bubon. Auroit-il été manqué dans ſon dernier traitement? Pendant que je faiſois cette réflexion, le jeune homme me dit encore qu'il ſouffroit beaucoup d'un cor qu'il avoit à un des doigts du pied, du même côté que la tumeur : je demandai à le voir; je trouvai que le doigt du milieu étoit plié, ſans pouvoir ſe redreſſer, par un vice de conformation de naiſſance, qui étoit commun au même doigt de l'autre pied, & que le cor dont il ſe plaignoit occupoit la pointe de l'articulation pliée ; je jugeai alors que la glande de l'aiſne n'étoit tuméfiée que par ſympathie. En effet, le malade ayant ſuivi les conſeils que je lui donnai pour appaiſer la douleur du cor, la tumeur ne fut pas long-tems ſans diſparoître d'elle-même.

Enfin, il n'eſt aucun praticien qui n'ait éprouvé que l'établiſſement d'un ou de deux cautères aux bras eſt capable de diſſiper en peu de tems, dans un écrouelleux, des tumeurs, qu'aucun remède fondant, employé pendant long tems, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement, n'avoit pu ébranler.

Il eſt donc évident que la réſolution des tumeurs dont je viens de parler, n'a aucun rapport avec l'épaiſſiſſement de la lymphe. Pour réſoudre celles qui dépendoient d'une dent cariée & du cor au pied, il a ſuffi de détruire ou de diſſiper la cauſe de l'irritation qui ſe communiquoit, par la voie des nerfs, à pluſieurs glandes, & les tuméfioit en y attirant les fluides. Quant aux cautères appliqués dans les occaſions dont j'ai parlé, il eſt aiſé de concevoir qu'ils ne peuvent opérer la réſolution des tumeurs, qu'en attirant & déplaçant le principe hétérogène qui affectoit les glandes : telle eſt également la manière dont les purgatifs & autres remèdes un peu actifs, comme les différentes préparations mercurielles, font diſparoître ſouvent les accidens qu'on attribue ordinairement à l'épaiſſiſſement de la lymphe ; effets qu'on a rapportés à une propriété fondante, tandis que c'eſt l'irritation que ces remèdes excitent dans les parties où ils agiſſent, qui déplace le délétère du lieu où il

étoit fixé, & diſſipe, par ce moyen, les ſymptomes qu'il produiſoit ; révulſion ſi commune dans les maladies vénériennes, comme vous avez pu le voir par les obſervations que j'ai rapportées dans la lettre précédente ; & auxquelles je reviens.

Il ne me ſera pas difficile, Monſieur, de vous convaincre, vous qu'aucun préjugé ne domine encore, que c'eſt par les loix ſeules de l'irritabilité, & non par celles de l'hydraulique, qu'on peut expliquer les effets du virus vénérien.

Le premier phénomène qui ſe préſente, eſt la germination de ce principe hétérogène. La petite-vérole nous fournit un exemple frappant de cette germination ; quelques brins de fil, imprégnés de virus variolique, & appliqués ſur une plaie récente, communiquent à l'individu la petite-vérole, dont chaque puſtule contient environ une goutte de matière purulente, qui a la même propriété de communiquer la même maladie à un autre individu, & ſucceſſivement à une infinité d'autres : or, c'eſt ainſi que la matière d'une gonorrhée, ou celle qui découle d'un chancre ou d'un autre ulcère vérolique, peut communiquer de même la maladie vénérienne à mille & mille individus ; & c'eſt par cette germination incompréhenſible, que la vérole s'eſt perpétuée, depuis qu'elle a été apportée en Europe, juſqu'à nos jours.

Perſonne

Perſonne n'ignore que lorſque le virus vénérien ſe fixe dans le canal de l'urètre, & qu'il en réſulte une gonorrhée, il ne produit pas néceſſairement la vérole, à moins qu'il ne reflue ou qu'il ne ſoit répercuté intérieurement par quelque cauſe que ce ſoit; mais il n'en eſt pas de même des chancres : voici pluſieurs obſervations de M. *Petit*, qui prouvent que le virus pénètre intérieurement, preſque auſſi-tôt que les chancres ſe manifeſtent.

Ce célèbre Chirurgien raconte que dans ſa jeuneſſe, étant dans l'hôpital de Lille en Flandre, ſous M. *Corbis*, Chirurgien-major dudit hôpital, il fut chargé de panſer un ſoldat attaqué de pluſieurs chancres, occupant toute la circonférence du prépuce, accompagnés d'inflammation & du gonflement de toute la verge. M. *Corbis* lui ordonna de ſaigner le malade, & d'appliquer ſur la verge des cataplaſmes émolliens. Quatre ſaignées faites en deux jours, & ces cataplaſmes appaiſèrent l'inflammation; & quoiqu'il n'y eût plus de difficulté à découvrir le gland, M. *Corbis* jugea à propos de couper tout le bout du prépuce affecté par les chancres. Cette méthode parut nouvelle à M. *Petit* ; il en demanda la raiſon : M. *Corbis* lui répondit qu'en emportant ainſi le bout du prépuce, il faiſoit, d'un ſeul coup, deux choſes utiles; la première étoit qu'il

raccourcissoit le prépuce que le malade avoit beaucoup trop long, puisque dans l'érection le gland ne se découvroit presque point; & la seconde, qu'il regardoit comme la principale, étoit qu'il emportoit les chancres, & que par-là il croyoit éviter de passer le malade par les remèdes, puisque n'ayant contracté ces chancres que depuis cinq jours, le virus n'avoit pas encore infecté la masse du sang. Après l'opération, le malade n'eut aucun symptome; la guérison fut prompte; il sortit de l'hôpital, & M. *Petit* n'en eut depuis aucune nouvelle. Il avoit trop de confiance en ce que disoit M. *Corbis*, pour douter de la guérison complette de ce malade; aussi, pendant deux automnes & deux printems qu'il travailla à l'hôpital de Lille, où l'on traitoit beaucoup de maladies vénériennes, il eut occasion de faire plusieurs semblables opérations; & comme les malades sortoient de l'hôpital après la guérison du vice local, & qu'il ne les revoyoit plus, il étoit persuadé qu'ils étoient radicalement guéris.

Mais, quelque tems après, étant entré Aide-major dans l'hôpital de Tournai, il eut occasion de pratiquer la même opération à un soldat de la garnison : ce soldat avoit un chancre sur le bord de l'extrémité du prépuce, qui étoit extrêmement long & retréci. M. *Petit* fit l'extirpation du chancre, & emporta une portion du

prépuce ; au bout d'un mois le malade fut guéri en apparence ; mais peu de jours après il vint trouver M. *Petit*, ayant tout le corps, & particuliérement la tête, couverts de puſtules véroliques, qui furent guéries par les frictions.

Pluſieurs années après, on confia aux ſoins de M. *Petit*, une jeune fille qui avoit été violée : elle avoit, de naiſſance, une des nymphes plus longue d'un travers de doigt qu'elle ne devoit l'être : cette nymphe étoit bordée de cinq ou ſix boutons chancreux, de la groſſeur de la tête d'une épingle, qui, le quatrième jour, s'ulcérèrent, & furent autant de chancres. M. *Petit* fit l'amputation de l'excédent de cette nymphe avec les chancres, & la guériſon fut prompte Si la méthode devoit réuſſir, c'étoit, ſans doute dans ce cas; il s'agiſſoit de chancres cauſés par un ſeul attouchement impur des plus récens ; cependant l'événement ne la juſtifia pas : cette fille eut, deux mois après, des puſtules véroliques, qu'on fut obligé de traiter par les frictions ; enfin, M. *Petit* étant convaincu, par une plus longue expérience, de l'infidélité de cette méthode, il l'abandonna abſolument.

Lorſque le virus a pénétré intérieurement, & qu'il en eſt réſulté ce qu'on nomme *la vérole*, il faut diſtinguer ſi c'eſt aux chancres, ou à une gonorrhée, que l'infection intérieure a ſuccédé :

dans le premier cas, le virus ſemble avoir conſervé toute ſon énergie ; l'inflammation accompagne ordinairement les premiers accidens qu'il produit, & les ſymptomes de la maladie ont le vrai caractère vénérien : ce ſont preſque toujours des puſtules en différentes parties du corps, & ſur-tout au front & à la poitrine, ou des ulcères à la gorge, avec carie aux os voiſins, ou des exoſtoſes, ou des douleurs dans les membres, que la chaleur du lit rend plus vives, &c. Mais lorſque la vérole a ſuccédé à une gonorrhée, la maladie eſt plus chronique ; il eſt très-rare qu'elle ſoit caractériſée par les mêmes accidens, que lorſqu'elle ſuccède aux chancres ; en un mot, les effets que le virus produit ſont, en général, plus étrangers à la vérole. Il eſt donc évident que ce principe hétérogène reçoit, dans la gonorrhée, une modification particulière, qui le rend moins actif, & qui change ſes affinités avec les parties qui ſont le plus communément affectées dans l'autre circonſtance.

Mais, dans la vérole qui ſuccède aux chancres, l'état inflammatoire n'a qu'un tems : en ſuppoſant, par exemple, qu'à force de remèdes palliatifs, on ait diſſipé les premiers accidens de la maladie, en déplaçant le virus qui exerçoit ſes ravages dans les parties affectées ; alors la maladie, d'aiguë qu'elle étoit, devient chronique ;

or, c'eſt dans cet état le plus commun, & où les vrais ſignes diagnoſtics ſont ſouvent le plus difficiles à ſaiſir; c'eſt dans cet état, dis-je, que je vais la conſidérer.

Le virus vénérien peut bien ſe mêler avec le ſang ou la lymphe; mais altère-t-il ces liqueurs au point de déranger la ſanté ? Je ne le crois pas : la plus grande partie des ſymptomes de la vérole dépend bien plus évidemment de l'action que ce principe hétérogène exerce ſur les ſolides : vous avez vu dans les ſeconde, troiſième & quatrième obſervations, rapportées dans la lettre précédente, des exemples de métaſtaſe, où il eſt évident que le virus peut être tranſporté en différentes parties du corps, ſans avoir aucun rapport avec le ſang ou la lymphe, & qu'il n'agit que ſur les ſolides ſenſibles & irritables, puiſque, dans la ſeconde obſervation ſur-tout, il produiſit, dans le pharynx, la même conſtriction qu'il cauſoit auparavant dans le canal de l'urètre.

Il eſt donc naturel de penſer, ai-je dit dans mes recherches, &c. déjà citées, que les principes hétérogènes, les délétères ſont ſéparés le plus ſouvent de la maſſe des fluides, lorſqu'ils produiſent des effets pernicieux ſur nos ſolides. Il répugne, en effet, de ſe repréſenter une humeur morbifique confondue avec le ſang ou la lymphe, ſur-tout lorſqu'elle attaque quelque partie ou

quelque viſcère particulier ; mais en conſidérant cette même humeur ſous la forme d'émanations gazeuſes, qui peuvent parcourir toute l'étendue du tiſſu cellulaire ou les interſtices des parties, on conçoit aiſément que cette humeur peut ſe tranſporter d'une extrémité du corps à l'autre, ſans ſe mêler avec le ſang ou la lymphe ; qu'elle a la liberté de ſe fixer ſur un organe, ſans qu'aucun autre en ſoit affecté ; qu'elle peut être attirée de l'extérieur du corps dans l'intérieur, & de l'intérieur à l'extérieur, ſans paſſer par les voies générales de la circulation ; on conçoit enfin, que ce n'eſt que parce qu'elle eſt ainſi ſéparée de la maſſe des fluides, qu'elle peut être évacuée complettement, & en peu de tems, comme cela arrive dans les criſes qui terminent les maladies.

Telle eſt la cachexie vénérienne, ſuivant la manière de voir de M. *Bordeu.* Conſidérons, ſous ce point de vue, la ſeptième obſervation ou la lettre de ce Médecin, qui me conſultoit ſur la maladie d'une dame. Vous vous rappellerez, Monſieur, que le mari de cette dame lui avoit communiqué, dans le commencement de ſon mariage, une gonorrhée accompagnée de cuiſſons, de gonflement aux parties naturelles, & de rétention d'urine ; la matière de l'écoulement étoit jaune & fétide. La malade reſta long-tems dans

cet état ; le visage fut ensuite parsemé de rougeurs & de boutons ; enfin, il résulta une affection hystérique, dont la malade étoit tourmentée nuit & jour.

On ne pouvoit point méconnoître le virus syphillitique dans cette maladie ; il y avoit une chaîne de symptomes qui tenoit évidemment aux premiers tems de la cohabitation de cette dame avec son mari affecté de ce virus. Elle n'éprouva, pendant long-tems, que les accidens de la gonorrhée ; accidens qui furent palliés, de tems en tems, par les adoucissans qu'on lui administroit ; mais cette gonorrhée subsistant toujours, les parties qui en étoient le siège devinrent un foyer, d'où il s'éleva des émanations virulentes, qui se répandirent dans différentes parties du corps : une portion de ces émanations se fixa d'abord sur le visage, & produisit les rougeurs & les boutons dont cette partie étoit parsemée ; & ensuite d'autres émanations, de la même espèce, affectèrent particuliérement les nerfs, sur-tout ceux des parties précordiales : de-là tous les symptomes de l'affection hystérique.

Voilà, en deux mots, Monsieur, comme je considère la manière d'agir du virus dans la plupart des véroles chroniques : les miasmes de ce virus peuvent affecter, comme une infinité d'autres causes, différentes parties du corps,

ſuivant les diverſes affinités que ſa modification particulière lui donne avec ces parties, ou, ſi l'on veut, ſuivant la diſpoſition que le tempérament, ou la manière de vivre, ou quelque autre cauſe, fait contracter à chaque individu : ainſi, on peut concevoir que la plupart des maladies chroniques peuvent dépendre du virus vénérien ; dans les uns, il affectera la poitrine de diverſes manières ; dans les autres, quelque viſcère du bas-ventre, ou bien la tête, ou quelque autre partie : de-là l'aſthme, la phthiſie pulmonaire, l'obſtruction du foie, de la rate, l'hydropiſie, l'affection hypocondriaque, les étourdiſſemens, l'épilepſie, la paralyſie, &c. Voici un exemple ſingulier de cette dernière maladie : cette obſervation eſt rapportée dans mon Traité des maladies vénériennes : lorſque je l'écrivois, la perſonne vivoit encore ; mais aujourd'hui elle eſt morte, & c'eſt la cauſe de cette mort qui fait que je rappelle ici cette obſervation.

Un homme d'environ quarante-cinq ans, que je connoiſſois particuliérement, m'amena un de ſes amis qui venoit de gagner un chancre ; quoiqu'il ne fût pas bien conſidérable, je dis au malade que ce chancre, quelque léger qu'il fût en apparence, le conduiroit néceſſairement à la vérole ; qu'il falloit commencer par diſſiper ce ſymptome primitif, ce qui ne feroit pas bien

difficile ; mais qu'enſuite il ſeroit obligé, tôt ou tard, de paſſer par les remèdes. L'homme de quarante-cinq ans fut ſcandaliſé de ma déciſion ; & pour me prouver que mon pronoſtic étoit du moins haſardé, il me dit qu'il avoit eu lui-même, il y avoit plus de vingt ans, des chancres & un bubon, qu'on avoit fait diſparoître par des moyens très-ſimples, ſans le déranger de ſes affaires, & que depuis il avoit toujours joui d'une ſanté robuſte ; à quelques échauffemens près, qu'il avoit au viſage depuis près de dix ans, & qu'il attribuoit à des peines & des chagrins qu'il avoit eus dans ce tems-là : en effet, cet homme avoit le viſage couvert de rougeurs & de boutons puſtuleux, qui augmentoient ou diminuoient, ſuivant qu'il étoit plus ou moins échauffé ; ſur quoi je lui dis que je craignois bien pour lui que ſon exemple ne fût une confirmation du jugement que je portois ſur l'accident de ſon ami, c'eſt-à-dire, que ſes rougeurs & ſes boutons, qu'il attribuoit à une cauſe morale, pouvoient bien dépendre du virus vénérien ; mais il fut bien éloigné de me croire.

Quelque tems après, ce même homme m'envoya chercher, pour me conſulter ſur un accident ſingulier qui lui étoit arrivé la veille. Étant à s'amuſer avec une fille, il entendit du bruit dans une chambre voiſine : la crainte d'être

ſurpris, le fit retirer avec précipitation, au moment où l'éjaculation étoit prête à ſe faire : il fut, dès l'inſtant, ſaiſi d'un tremblement univerſel ; il fut obligé de s'aſſeoir, & perdit preſque entiérement connoiſſance. Étant revenu à lui, il fut d'autant plus effrayé, qu'il éprouva une ſtupeur dans tout le côté gauche du corps ; la peau étoit comme inſenſible, les muſcles ne participoient point à cette eſpèce de paralyſie ; il ſe tenoit debout, il marchoit, ſa bouche n'étoit point contournée, ſa langue joüiſſoit de tous ſes mouvemens ; mais le tact, dans toute l'étendue de la peau du côté gauche, étoit obtus & très-affoibli ; de ſorte qu'il prenoit bien, avec ſa main gauche, un corps quelconque ; mais, à la moindre diſtraction, ce corps lui échappoit, parce que le ſentiment du tact ne l'avertiſſoit point de le ſerrer conſtamment. Cet état diminua peu-à-peu, par les remèdes qu'un habile Médecin lui conſeilla. Quant à moi, je ne lui dis rien du rapport que cet accident pouvoit avoir avec le virus vénérien, parce que ce rapport n'étoit pas aſſez évident pour porter un jugement certain à cet égard : mais la ſuite a bien fait voir qu'il auroit fait ſagement de paſſer par les remèdes; car deux ou trois ans après, les boutons de ſon viſage ayant diſparu, il fut attaqué d'une vraie paralyſie du même côté gauche. Je ne fus point

appellé dans cette circonſtance : on m'a dit ſeulement, qu'après avoir pris beaucoup de remèdes, ſans ſuccès, pendant cinq ou ſix mois, il eſt mort ſubitement d'une attaque d'apoplexie. Je ſuis perſuadé que ſi, au commencement de ſa paralyſie, on lui avoit adminiſtré le traitement que j'avois jugé lui convenir, il ſeroit encore en vie.

Ce qui contribue à la difficulté qu'il y a quelquefois de reconnoître la vérole, c'eſt le long eſpace de tems que le virus peut exiſter dans le corps ſans altérer la ſanté : vous avez vu, dans la cinquième obſervation, qu'un jeune homme n'a éprouvé aucune ſorte d'incommodité pendant deux ans, quoique l'écoulement de ſa gonorrhée eût été ſupprimé par le ſublimé corroſif. Cela arrive très-communément, lorſque les palliatifs ont diſſipé les accidens apparens de la vérole : ces malades paroiſſent jouir d'une bonne ſanté pendant un nombre plus ou moins conſidérable d'années, parce que le virus, qui n'exiſte pas moins dans eux, a été modifié par ces remèdes, de manière qu'il manque d'énergie pour déranger la moindre fonction : mais, tôt ou tard, ſon véritable caractère renaît & ſe fortifie, & alors les accidens reparoiſſent. Encore! ſi c'étoient les mêmes qui avoient diſparu, on ne méconnoîtroit point la maladie; mais il arrive, le plus ſouvent, qu'il ſurvient des ſymptomes

qu'on croit étrangers à la vérole, ce qui couvre le mal d'un voile qui exclut le ſeul remède capable de le guérir.

Un homme d'environ quarante ans, me conſulta pour une ophtalmie qu'il avoit à l'œil droit; le globe de cet œil étoit gonflé, rouge, & rendoit beaucoup de matière puriforme par pluſieurs petits ulcères, qui s'étoient formés dans divers points de ſa circonférence. Il ne fut point queſtion, dans cette conſultation, de vice vénérien; mais quelque tems après, ſon mal ayant augmenté, il m'appella de nouveau, & je trouvai non-ſeulement que le globe de l'œil étoit en plus mauvais état, mais encore que l'os, qui forme l'orbite, étoit gonflé du côté du ſourcil. Ce nouveau ſymptome me fit faire de nouvelles réflexions: je demandai au malade s'il avoit eu quelque maladie vénérienne; il me dit qu'il y avoit quinze ans qu'il avoit eu un chancre & un bubon, qu'on avoit traité avec le ſublimé corroſif; qu'il avoit eu auſſi pluſieurs gonorrhées, qu'il croyoit avoir été traitées ſuivant les règles de l'art, & que depuis il avoit éprouvé différentes incommodités, mais dans leſquelles on n'avoit jamais reconnu le caractère ſyphillitique. Je ne penſai pas de même; ma concluſion fut que ſon ophtalmie étoit vénérienne, & qu'il devoit paſſer par les remèdes. Il y a environ

ſix mois que je lui parlai ainſi, ſans le perſuader: il a vu depuis pluſieurs Médecins & Chirurgiens, qui l'ont ſans doute détournés de ſuivre mon conſeil. On lui a adminiſtré beaucoup de remèdes, qui l'ont extrêmement affoibli, mais qui ne l'ont point guéri.

C'étoit donc le gonflement de l'os qui me fit ouvrir les yeux ſur le caractère de cette ophtalmie : mais indépendamment de ce ſymptome, & d'autres ſemblables, qui dépendent plus ſouvent du virus vénérien que de toute autre cauſe, dans une maladie grave, & qui réſiſte depuis très-long-tems aux remèdes les mieux indiqués, un ſimple ſoupçon de vérole doit déterminer à employer le ſpécifique de cette maladie, d'autant plus qu'on peut diriger ce traitement de manière que s'il ne guérit point ce malade, il eſt incapable d'aggraver le mal, comme vous en jugerez par la lettre que je vous écrirai au premier jour.

Je ſuis, &c.



LETTRE V.

La manière dont le virus vénérien eſt détruit dans la perſonne qui en eſt affectée.

SI jamais on a obſervé une véritable criſe, telle que *Hippocrate* la deſiroit dans les maladies qui en ſont ſuſceptibles; criſe qui eſt précédée par une vraie coction, & qui arrive un jour fixe; ſi jamais, dis-je, on a obſervé une pareille criſe, c'eſt dans la méthode que je ſuis pour le traitement de la vérole. Quoique j'aie décrit cette méthode dans mon Traité des maladies vénériennes avec beaucoup d'exactitude, je me ſuis apperçu, Monſieur, que vous n'en avez point une juſte idée. Sans doute que je n'ai pas aſſez fixé l'attention du lecteur ſur les pouvoirs reſpectifs de la nature & de l'art dans cette circonſtance; c'eſt donc pour réparer ma faute que je vais vous préſenter cet objet ſous un nouveau point de vue : je commence par vous communiquer un mémoire à conſulter, que j'ai reçu il y a quelque tems, & la réponſe que j'ai faite à ce mémoire, où vous verrez en quoi conſiſte la criſe dont il ſera queſtion dans cette lettre.

Mémoire à consulter ; par un Chirurgien de Liège.

La malade, âgée de trente ans, étoit d'un caractère vif, enjoué, & du meilleur tempérament, lorsque son mari, qui a eu différentes maladies vénériennes, lui communiqua une gonorrhée il y a environ trois ans. La malade resta quelque tems sans se plaindre ; mais, à la fin, elle consulta son Médecin, qui lui cacha avec soin le genre & la cause de sa maladie ; par conséquent elle ne s'assujettit point au régime qui lui auroit convenu dans ce cas ; aussi, loin de guérir, les accidens augmentèrent, & par succession de tems, il en survint de nouveaux, tels que des crêtes & des rhagades autour de l'anus, des ulcères à la gorge, &c. Le Médecin lui administra alors le sublimé corrosif, en la laissant toujours dans l'ignorance sur le principe de son mal : elle prit ce remède assez long-tems, mais très-irréguliérement, & sans observer aucun régime ; elle buvoit, mangeoit, sortoit, & vaquoit à ses affaires comme à son ordinaire : un jour elle crut avoir gagné du froid à une oreille, & devint sourde de ce côté ; peu de jours après le même accident arriva à l'autre oreille,

de ſorte qu'elle fut abſolument ſourde, quoiqu'elle continuât toujours l'uſage du ſublimé.

Cependant, à la longue, les crêtes & les rhagades ſe diſſipèrent, les ulcères à la gorge diminuèrent conſidérablement : la malade, extrêmement affoiblie, quitta alors le ſublimé ; on lui fit prendre les eaux de *Spa*, qui lui rendirent de l'appétit & un peu de force ; l'ouie fut rétablie d'un côté pendant quelques jours ; mais enfin, ce bien-être apparent ne fut pas de longue durée ; l'écoulement de la gonorrhée devint plus abondant ; la malade éprouva des ardeurs d'urine ; la gorge s'affecta davantage, des puſtules sèches & plates ſurvinrent, & lui couvrirent bientôt tout le corps. C'eſt dans cet état que je la vis, pour la première fois, au mois de Juillet dernier, deux ans après l'apparition de la gonorrhée : outre les ſymptomes ci-deſſus, je trouvai la malade émaciée au dernier point, avec des douleurs de tête exceſſives, & preſque continuelles, des inſomnies, des douleurs vagues, une ſurdité complette, avec une grande ſéchereſſe dans les deux oreilles.

Le récit que me fit le Médecin, tel que je l'ai rapporté, & l'examen de la malade que j'avois ſous les yeux, me firent juger que tous les accidens étoient produits par le virus vénérien, qu'on avoit combattu infructueuſement par un remède

trop

trop infidèle : d'après ce jugement, les parens ſe déterminèrent à me laiſſer adminiſtrer à la malade le ſeul traitement que je croyois convenable.

Elle fut purgée; elle prit vingt-quatre ou vingt-cinq bains; elle fut ſaignée enſuite, & purgée une ſeconde fois, & reçut immédiatement après les frictions, ſuivant la méthode que vous preſcrivez dans la dernière édition de votre Ouvrage. Peut-être uſai-je de trop de ménagement ſur la quantité de pommade dans chaque friction : étant éloigné de la malade, je ne pouvois la voir que de deux ou trois jours l'un, ce qui me rendoit plus circonſpect ſur la doſe de l'onguent : d'ailleurs elle avoit, dans ce tems, le ſyſtême nerveux extrêmement ſenſible; elle ſupporta cependant les remèdes & le régime avec beaucoup de courage & de fermeté; auſſi, eûmes-nous la ſatisfaction de voir tous les ſymptomes ſe diſſiper, pour ainſi dire, à vue d'œil, excepté la ſurdité, qui, ayant diſparu d'une oreille pendant huit ou dix jours vers la fin des préparations, eſt revenue à la troiſième friction, tems où le mercure commençoit à ſe porter à la bouche, & que je crus devoir ménager, par rapport à l'état de foibleſſe de la malade : la ſalivation fut donc très-légère.

Le traitement fini, il ne reſtoit que quelques

taches ſafranées autour du cou, & une aſſez large ſur la joue : néanmoins ces taches ſe diſſipèrent bientôt dans la convaleſcence, qui fut aſſez prompte. La malade reprit de l'embonpoint, de la gaieté & des forces ; une ſurdité totale étoit le ſeul accident qui lui reſtoit : en vain j'eſpérai que cette incommodité ſe diſſiperoit ; je fis faire, ſans ſuccès, différentes injections, & des fumigations, au moyen d'un entonnoir : une large emplâtre de véſicatoire, appliquée à la nuque, ne produiſit pas plus d'effet. Je dis alors que la cure étoit manquée, & je conſeillai à la malade de paſſer l'hiver avant de rien entreprendre ; elle y conſentit : cependant un de ſes parens, étant à Paris, alla conſulter M. *Forges*, qu'on dit avoir beaucoup de connoiſſances ſur les maladies des oreilles : on recommença les fumigations avec ſon cornet fumigatoire ; on ſuivit ſcrupuleuſement ſes ordonnances, qu'on a continuées pendant plus de quinze jours, ſans obtenir le moindre avantage, ni aucun ſoulagement.

Peut-on douter que cette ſurdité, qui afflige infiniment la malade, n'ait été produite par le virus vénérien ? Et ne doit-on pas croire que le mercure donné en friction, ayant été adminiſtré avec trop de ménagement, n'a pu détruire tout-à-fait la cauſe du mal dans cette partie, tandis

que tous les autres ſymptomes ſe ſont diſſipés dans les premiers quinze jours du traitement ? Car, il faut obſerver que l'organe de l'ouie n'eſt point détruit ; il n'y a jamais eu ni douleur, ni inflammation, ni ſuppuration dans les oreilles ; une grande ſéchereſſe & un défaut de cérumen eſt tout ce que j'ai pu remarquer.

La malade vient encore de m'écrire que, malgré l'air de ſanté, & l'embonpoint qu'elle a, elle éprouve toujours une grande foibleſſe de tête & des jambes, ce qui fait qu'elle ne peut ſe tenir ferme étant debout, ni marcher d'un pas aſſuré : elle dit qu'elle a, de tems en tems, des accès de migraine, qu'elle a des fleurs blanches très-abondantes, qu'elle eſt ſujette aux maux de reins ; que par fois ſes urines ſont rouges & brûlantes ; que les douleurs de rhumatiſme qu'elle a eues pendant l'hiver occupoient particuliérement le derrière de la tête, le cou & une oreille, & qu'elle y ſent encore par fois des élancemens : d'ailleurs, qu'elle ne reſſent pas la moindre choſe à la gorge, que le ſommeil & l'appétit ſont bons, &c.

Signé, DEHOUSSE.

Le conſultant me diſoit encore, dans une lettre particulière, que deux Médecins conſultés, l'un de Nanci, & l'autre d'une ville d'Allemagne,

étoient d'avis que le virus n'a pas été entiérement détruit dans la maladie ; mais l'un & l'autre préféroient l'uſage de la panacée mercurielle, à petites doſes, aux frictions, pour leſquelles cependant la malade n'avoit aucune répugnance. Ce ſera vous, Monſieur, ajoutoit-il, qui nous déterminerez à recommencer le traitement par les frictions, ſi vous le jugez à propos, ou à ſuivre telle autre méthode que vous trouverez plus convenable pour le bien de la malade.

RÉPONSE.

Rien n'eſt mieux vu, Monſieur, ni plus juſte, que ce que vous dites ſur la nature de la maladie de Madame, ſur l'infidélité des remèdes qu'on lui adminiſtra dans le commencement, ſur la cauſe de l'inſuffiſance du traitement que vous lui avez fait ſubir, & ſur la néceſſité de recommencer ce même traitement, qui eſt le ſeul qui lui convient : ce ne ſera donc que ſur la manière dont il doit être conduit que ma conſultation portera.

Vous ſavez que dans ce traitement, mon objet n'eſt point de déterminer la ſalivation, ni de l'éviter : je ne donne jamais les premières frictions que de deux gros d'onguent pour les cas ordinaires, ou d'un gros & demi à ceux qui ont un tempérament délicat, & aux femmes

ſur-tout. Qu'avec cette doſe d'onguent la ſalivation ſe déclare, ou que le remède détermine d'autres évacuations, pourvu que les mouvemens qu'il excite ſoient doux & modérés, cela eſt égal pour le ſuccès du traitement. Puiſque vous avez la quatrième édition de mon Ouvrage, vous connoiſſez la prudence avec laquelle il faut adminiſtrer les frictions dans ce premier période du traitement. Revoyez ſur-tout l'obſervation XXII, *page* 496 : mais je dois vous avertir que dans cette obſervation, comme dans tout le cours de l'ouvrage, j'ai donné une fauſſe idée de la criſe qui détruit le principe de la maladie, en la faiſant conſiſter dans les évacuations que le mercure détermine dans le premier période du traitement : la véritable criſe arrive plus tard, comme vous allez le voir.

Vous n'ignorez point qu'après la troiſième ou la quatrième friction, je preſcris deux lavemens d'eau ſimple par jour. J'ai toujours obſervé que les matières que ces lavemens entraînent journellement ſont brunes, c'eſt-à-dire, dans un état de crudité; mais il ne manque jamais d'arriver que le dixième jour de la ſalivation, ſi elle a eu lieu, ou bien le dix-ſeptième de la première friction, ce qui revient au même pour la meſure du tems, il arrive, dis-je, conſtamment, que les matières des ſelles, ſoit qu'elles ſortent ſpon-

tanément, ſoit qu'elles ne s'évacuent qu'à la faveur des lavemens, deviennent jaunes & cuites, & que le malade éprouve, dans les entrailles, des mouvemens qu'il ne ſentoit point auparavant, de ſorte que ſi la ſalivation a eu lieu, la ſalive, d'épaiſſe & gluante qu'elle étoit auparavant, devient blanche & mouſſeuſe, en diminuant ſenſiblement de quantité, & la bouche ſe guérit très-promptement : or, c'eſt cette indication de la nature qu'il faut ſaiſir pour purger le malade, lui ayant donné la veille, au ſoir, une friction, & enſuite, alternativement de deux jours en deux jours, une friction & une Médecine, juſqu'au nombre de quatre, ce qui conduit juſqu'au vingt-cinquième jour de la première friction, & termine le traitement.

Voilà, Monſieur, la véritable criſe qui guérit la vérole : vous jugez bien avec quels ſoins il faut conduire le malade, pour éviter tout ce qui peut la déranger. C'eſt dans cette vue que je fais exactement garder la chambre à mes malades ; que je les réduis à deux potages & deux bouillons par jour, s'ils ne ſalivent point, & au bouillon ſeul, ſi le flux de bouche eſt établi ; que je ne leur preſcris, pour boiſſon, qu'une tiſane de chiendent & de régliſſe, pour éviter tout remède capable de déterminer le mercure à agir plutôt d'un côté que de l'autre. Ainſi, Monſieur, par

toutes ces raiſons, vous devez concevoir que, pour peu qu'on s'écarte des règles que je preſcris, tout eſt manqué; par conſéquent, il faut que la malade dont vous avez la confiance ſoit à portée que vous la voyiez tous les jours, & même pluſieurs fois par jour. Vous riſqueriez tout, en la traitant autrement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, FABRE.

Voilà donc, Monſieur, cette criſe opérée par le mercure donné en friction, & dont M. *Peyrilhe* n'a aucune idée. M. *Petit* croyoit que le virus étoit expulſé du corps par les évacuations que le mercure détermine dans le premier période du traitement, ſoit par la ſalivation, ſoit par les ſelles, ou par les urines, ou la tranſpiration; mais il n'avoit pas moins ſaiſi l'indication qui ſe préſente le dix-ſeptième jour de la première friction, pour purger le malade quatre fois conſécutivement, de deux jours l'un. C'eſt dans le même point de vue que j'ai décrit cette méthode dans mon Traité; ce n'eſt que depuis quelque tems, qu'en réfléchiſſant ſur la marche de la nature dans ce traitement, j'ai fixé plus particuliérement mon attention ſur cette coction remarquable, qui ſe montre conſtamment à un

jour fixe, & qui eſt ſuivie de pluſieurs phénomènes, dans leſquels on reconnoît le caractère d'une véritable criſe, comme vous en jugerez par la ſuite de cette lettre.

M. *Peyrilhe* n'eſt pas le premier qui ſe ſoit récrié ſur une criſe opérée par le mercure; M. *Mittié* avoit déjà attaqué ma doctrine ſur ce point: je vais me ſervir d'une partie de la réponſe que je fis, dans le tems, à ce Médecin, pour vous éclairer ſur cet objet important, en rectifiant toutefois mes premières idées, relativement à la coction dont je viens de parler.

« Si la cauſe, diſoit M. *Mittié*, qui produit » la criſe, eſt la matière morbifique; ſi les ma- » ladies aiguës ſeules ſont ſujettes aux criſes, » du moins ſenſibles, & ſe terminent ordinaire- » ment par-là; ſi les reſſorts que la matière » morbifique met en jeu ſont le *vis vitæ*, par » lequel on entend ce principe de vie qui eſt » en nous, lequel, tendant toujours à la con- » ſervation de notre être, lorſqu'il eſt menacé » d'une deſtruction prochaine, fait que, par une » ſuite de l'action & de la réaction des ſolides » & des fluides, ce vice deſtructeur ſe trouve » dompté, dénaturé, aſſimilé à nos humeurs; ſi » l'humeur viciée, ainſi préparée, ſurcharge la » nature, qui s'en débarraſſe, pour l'ordinaire, » en établiſſant des évacuations par la voie la

» plus convenable ; si la crise, qui est une opé-
» ration de la nature, que l'art trouble plus
» souvent qu'il ne la seconde, & qu'il n'a jamais
» produite seul, a des indices, une marche ré-
» gulière, & demande un certain tems pour
» s'effectuer ; si le changement, qui s'opère dans
» l'état du malade, est un effet de la crise, par
» laquelle la nature succombe ou triomphe ; si
» tout cela réuni caractérise une véritable crise,
» la salivation ne présente rien de pareil qui puisse
» la faire passer pour une crise ».

Rien n'est plus juste que ce raisonnement, par rapport aux crises dans les maladies aiguës : M. *Mittié* a encore raison de regarder la vérole comme une maladie chronique ; car, excepté dans quelques cas particuliers, où elle est accompagnée de fièvre & d'inflammation, dans tous les autres elle a un caractère froid, & une marche lente ; mais il se trompe, lorsqu'il pense qu'une pareille maladie n'est point susceptible de crise : voici comme ceux qui ont observé la nature au lit des malades, se sont expliqués là-dessus.

« Il est certain, dit M. *Bordeu* (1), que toute
» affection, soit aiguë, soit chronique, qui se
» guérit bien, ou selon le vœu de la nature,
» finit toujours par quelque évacuation. Les

(1) Recherches sur les maladies chroniques.

» plus célèbres des Anciens donnoient, à cette
» évacuation, le nom de *crise* ou de *solu-*
» *tion*, & celui d'*appareil critique* à la fièvre qui
» la prépare.... Dans toutes les maladies, où
» l'effort critique est assez considérable, la crise
» est sensible, & elle est insensible, quand
» l'effort est lent & peu vif.... Nous remar-
» querons que dans ce cas, le mot *excrétion* est
» moins ambigu que celui de *crise*, qui grossit
» trop l'idée figurée & systématique du combat
» que la nature livre à la maladie....

» Toute crise, ainsi que toute excrétion,
» suppose une préparation des humeurs, laquelle
» est l'ouvrage de la vie dans les deux cas; &
» comme tout organe excrétoire, dans l'état
» naturel, s'érige, & est aidé par l'action des
» autres organes, avant & pendant l'évacuation,
» de même dans les crises parfaites, qui s'opèrent
» dans les mêmes organes que les excrétions,
» toutes les parties du corps y conspirent avec
» l'organe qui est en travail.... La plupart des
» excrétions ou secrétions s'achèvent dans l'es-
» pace de vingt-quatre heures; les crises ont
» aussi leur tems, & peut-être leurs jours &
» leurs heures....

» La crise, pour être entière & parfaite,
» doit s'accomplir, comme l'excrétion, dans un
» tems déterminé, avec aisance, & avec tous

» les autres caractères louables qui lui appar-
» tiennent, de manière que le corps reste en état
» de bien faire ses fonctions : mais rien ne nuit
» tant au travail des excrétions & des crises,
» qu'une irritation trop vive excitée par une
» cause quelconque....

» L'art guérit les maladies, en préparant, &
» en excitant la crise, soit qu'il procure l'augmen-
» tation de la fièvre, ou d'autres mouvemens
» qui en tiennent lieu (augmentation qu'on
» peut appeller appareil critique artificiel), soit
» qu'il détermine quelque excrétion lente.....

» Enfin, ce qui a été dit, ajoute M. *Bordeu*,
» fait comprendre la ressemblance qu'il y a entre
» une maladie aiguë & une maladie chronique,
» puisque la différence de leur forme & de leur
» marche ne change rien à leur essence, suivant
» laquelle elles sont toutes un effort excrétoire,
» terminable par une évacuation, si le malade
» ne meurt pas ».

C'est d'après l'autorité de ceux qui prennent ainsi la nature pour guide, que j'ai conçu que l'action du mercure, dans les maladies vénériennes, devoit imiter la marche que la nature suit dans les maladies en général, où il y a un principe morbifique à expulser, c'est-à-dire, que ce minéral devoit déterminer une crise, par laquelle le virus fût rejetté au dehors.

Je ne ſuis pas le premier qui ait eu l'idée d'une criſe artificielle opérée par un remède : vous venez de voir que M. *Bordeu* penſoit de même. *Ambroiſe Paré* a dit auſſi, en parlant des effets du mercure dans la vérole : « par art & » médicamens ſe procure une criſe, au moyen » de laquelle nature aidée & dominatrice, ex- » pelle & chaſſe le venin par les évacuations » ſuſdites, de ſorte qu'étant la criſe parfaite, » il s'enſuit vraie & entière guériſon ».

Barker, dans ſon eſſai ſur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, obſerve que dans le climat où *Hippocrate* exerçoit la Médecine, il n'étoit pas extraordinaire de voir une fièvre tierce finir par une criſe régulière, en quatorze jours, c'eſt-à-dire, après le ſeptième accès ; mais que nos fièvres intermittentes ſont plus irrégulières & de plus longue durée, ce qui nous met dans la néceſſité de procurer une *criſe artificielle* par le *quinquina*, comme l'a obſervé le Chevalier *Floyer*, ſavant & judicieux Médecin, & admirateur zélé des Anciens. « Quel- » que nouvelle, ajoute *Barker*, que paroiſſe à » bien des gens cette opinion, d'opérer une criſe » artificielle par le quinquina, je crois cependant » qu'on peut s'y tenir comme à une conjecture » probable, juſqu'à ce qu'on puiſſe donner des » raiſons plus ſatisfaiſantes de l'opération de

» ce ſpécifique ; car, le quinquina n'agit pas,
» comme on le ſuppoſe ordinairement, en chan-
» geant la qualité de la matière morbifique, ou
» en la corrigeant, mais en la faiſant ſortir du
» corps ».

J'ai donc pu appliquer cette doctrine à la manière d'agir du mercure dans les maladies vénériennes. Mais, pourquoi l'eſpèce de criſe qu'il procure ne produit-elle un effet ſalutaire que dans la vérole ? Pourquoi ne détruit-elle pas tant d'autres levains morbifiques, qui ſont le principe d'un grand nombre de maladies chroniques ? C'eſt un myſtère qu'on ne dévoilera jamais par le moyen de la Chymie, & encore moins par les loix de l'hydraulique : ignorant la nature du virus vénérien, & les modifications que les globules mercuriels peuvent acquérir dans le corps, on ne ſauroit connoître les rapports qu'ils peuvent avoir enſemble : mais ſi jamais on peut ſe former une juſte idée d'un vrai ſpécifique, n'eſt-ce pas par cette manière d'agir du mercure ?

Je ne ſoupçonne point MM. *Mittié* & *Peyrilhe* d'avoir manqué de bonne-foi dans la deſcription qu'ils ont faite des dangers qu'ils prétendent réſulter conſtamment du mercure donné en friction : vraiſemblablement ils ne l'ont vu adminiſtrer de cette manière, que par des gens dont

l'impéritie a pu donner lieu à des accidens graves, ou peut-être ſe ſont-ils contentés de copier ce qu'en ont dit des Charlatans, qui avoient intérêt de décrier la méthode des frictions, pour faire valoir des remèdes dont ils cachoient la compoſition. Voici comme celui qui a préconiſé le ſyrop du ſieur *Velnoz*, s'exprime à ce ſujet.

« La méthode des frictions, dit-il, & toutes » celles qui ont le mercure pour mobile, ont » des accidens qui en ſont inſéparables; les glandes » ſalivaires ſe gonflent, la langue groſſit & ſort » de la bouche; la reſpiration & la déglutition » deviennent difficiles; la fièvre ſurvient, le » délire ſuccède, ainſi que l'aſſoupiſſement, la » léthargie, & quelquefois la mort. Si le malade » a la poitrine foible, s'il eſt ſujet à la toux, » au crachement de ſang, ces maux augmentent: » eſt-il ſujet aux vapeurs, attaqué de la goutte, » il en ſera plus tourmenté pendant le traite- » ment; la violence des douleurs produira la » fièvre, & elle peut avoir une iſſue malheu- » reuſe. Les femmes enceintes ſe bleſſent, ſi la » groſſeſſe eſt avancée, trop heureuſes ſi la ſuite » la plus funeſte de cet accident eſt l'infruc- » tuoſité des remèdes. Tous ces écueils évités » même, s'il étoit poſſible, le mercure ne » laiſſera-t-il pas quelque trace de ſon action?

» Tantôt une extrémité retirée, tantôt des dif-
» torfions des lèvres, des tremblemens dans les
» membres ne décèlent-ils pas l'agent qui les a
» produits. Un coup-d'œil jetté fur la façon
» d'agir du fyrop de M. *Velnoz*, fera fuffifam-
» ment connoître qu'on n'a pas d'accidens fem-
» blables à appréhender ».

Vous penfez bien, Monfieur, que jamais M. *Petit*, ni moi, n'avons déterminé cette cruelle manière d'agir du mercure donné en friction; les plus juftes précautions pour éviter le moindre trouble nous en ont toujours préfervés.

Vous avez vu, par la réponfe que j'ai faite au mémoire à confulter, rapporté ci-devant, que mon objet n'eft point d'exciter la falivation, ni de l'éviter. « Ma méthode, difoit M. *Petit*
» dans une confultation, eft de bien préparer
» les malades, de leur adminiftrer les frictions,
» & d'obferver ce qu'elles produifent; de ne
» point forcer le mercure à exciter la falivation,
» & de ne point la détourner, fuppofé qu'il la
» détermine : en faifant autrement, ce feroit
» agir contre la nature, parce que les évacua-
» tions qu'elle détermine font toujours plus falu-
» taires que celles auxquelles nous voulons la
» contraindre ».

Il eft donc égal, pour le fuccès du traitement, que le mercure excite le flux de bouche ou quelque

autre évacuation : or, M. *Mittié* regarde ces évacuations comme le ſimple produit d'un remède évacuant, c'eſt-à-dire, que la ſalivation, excitée par ce minéral, ne doit pas plus être conſidérée comme criſe, que les ſelles qui ſont déterminées par l'action d'un purgatif. Aujourd'hui je ſuis du ſentiment de M. *Mittié ;* je conviens que ſi, dans le premier période du traitement, il s'établit quelque évacuation, & qu'en même tems les ſymptomes de la maladie diſparoiſſent; je conviens, dis-je, que dans ce cas, ce n'eſt point par criſe que le remède opère, mais par révulſion; je veux dire, en déplaçant ſimplement le virus des parties où il étoit fixé, & où il exerçoit ſes ravages, comme je l'ai expliqué dans une autre lettre; c'eſt ce qu'on obtient également de la plupart des préparations mercurielles qu'on fait prendre par la bouche, & de pluſieurs autres remèdes, comme l'alkali volatil, par exemple, dont l'action eſt aſſez énergique pour opérer le même effet : mais, dans tous ces cas, le malade n'eſt point guéri, quoique tous les ſignes extérieurs de la vérole aient diſparu; le virus n'exiſte pas moins intérieurement; & ſi, dans cet état, il ne ſubit pas la coction dont il s'agit ici, il recommencera ſes ravages dans un tems plus ou moins éloigné, comme je vous en ai cité tant d'exemples.

Suivant

Suivant notre méthode, le caractère du virus vénérien n'est donc détruit que par cette coction, qui s'accomplit, sans varier, dans l'espace de dix-sept jours; mais combien d'attention n'exige-t-elle pas pour être conduite à sa fin?

On ne peut douter que les préparations préliminaires ne soient d'une nécessité presque absolue dans ce traitement: la saignée, les bains, les bouillons rafraîchissans, le régime, le repos & un purgatif, mettent non-seulement le corps dans la disposition la plus favorable, par rapport aux solides & aux fluides, pour obtenir la crise nécessaire à la guérison, mais encore ils calment la trop vive irritation que le virus peut exciter actuellement, de sorte que les symptomes de la maladie, qui dépendent de cette irritation, disparoissent quelquefois entiérement, ou du moins, sont réduits à peu de chose avant l'application du mercure.

On doit juger aussi que la diète & l'assujettissement exact à garder la chambre pendant les frictions, doivent nécessairement influer sur un traitement, dont le succès dépend d'une coction & d'une suite d'évacuations, que le grand air, l'exercice & une nourriture trop abondante peuvent contrarier: en voici un exemple fâcheux, auquel j'ai été bien sensible.

Un homme, affecté de la vérole depuis plusieurs

années, devint hydropique par les progrès de la maladie ; c'eſt le jugement qu'en porta M. *Bacher*, docteur de la Faculté de Médecine de Paris : après avoir tenté, ſans ſuccès, pendant long-tems, les remèdes qui lui réuſſiſſent ſi ſouvent dans l'hydropiſie, il conſeilla au malade de me faire appeller. Non-ſeulement celui-ci avoit le ventre extrêmement tendu par la quantité d'eau qu'il contenoit, mais encore les cuiſſes & les jambes d'une groſſeur énorme, par la même cauſe. Je ne voulus point faire la ponction au bas-ventre : après quelques préparations convenables à ſon état, je lui fis adminiſtrer les frictions : dans le premier période du traitement, les urines commencèrent à couler abondamment, & le ventre diminua beaucoup ; on fit auſſi quelques mouchetures aux jambes, qui contribuèrent à les déſenfler, de même que les cuiſſes ; de ſorte qu'avant la fin du traitement, il n'y avoit pas une ſeule goutte d'eau épanchée dans ces parties, ni dans le bas-ventre.

Ces apparences promettoient, ſans doute, une guériſon certaine ; mais j'eus lieu de m'en méfier, ainſi que vous allez le voir. Comme je traitois le malade chez lui, il s'en falloit beaucoup qu'il obſervât les règles que je lui avois preſcrites ; non-ſeulement il ſe permettoit de ſe mettre à table, tous les jours à dîner, avec ſa famille,

& mangeoit ce que ſon goût lui ſuggéroit, mais encore il envoyoit chercher, tous les matins, une chopine de vin blanc & un petit pain, avec leſquels il déjeûnoit; auſſi, ce fut en vain que j'attendis la coction au jour marqué. Ce fut alors que ſon domeſtique m'apprit la conduite que tenoit ſon maître, qui le mit à la porte pour cette prétendue indiſcrétion; je fis les plus vifs reproches au malade, en lui annonçant, de même qu'à madame ſon épouſe, que je ne répondois plus de ſa guériſon.

Cependant, malgré cette irrégularité, il ſortit des remèdes avec l'apparence d'une bonne ſanté; il acquit de l'embonpoint, des forces & des couleurs; il ſortoit & vaquoit à ſes affaires : je le perdis alors entiérement de vue; mais j'appris quelque tems après qu'il étoit retombé malade; j'ignore la nature & les circonſtances de cette rechûte, pour laquelle je ne fus point appellé; tout ce que je ſais, c'eſt qu'il en mourut trois ou quatre mois après le traitement que je lui avois adminiſtré. Vous concevez, Monſieur, que la coction critique n'ayant point eu lieu dans ce malade, la diſparition des ſymptomes de l'hydropiſie ne devoit point m'en impoſer; c'eſt ce que l'événement juſtifia par malheur. Revenons à la ſuite de notre méthode.

Si les premières frictions ont déterminé un

flux de bouche un peu abondant, il faut suſpendre les autres; mais ſi la ſalivation n'a point lieu, on les continue à la même diſtance, ou bien on en donne une tous les jours avec un gros d'onguent, ce qui revient au même.

Que la ſalivation ait été abondante ou légère; que les premières evacuations aient eu lieu par une autre voie, le traitement doit toujours être circonſcrit dans l'eſpace de vingt-cinq jours, à compter du jour de la première friction. En ſuppoſant que le malade ne ſoit point guéri à cette époque, il ſeroit inutile, & même dangereux, de vouloir prolonger le traitement : dans ce cas, il faut attendre que l'impreſſion que le mercure a faite dans ce traitement ſoit entiérement effacée, pour en recommencer une autre.

Enfin, dans ce traitement, il n'eſt point queſtion de fièvre ni de mouvement fébrile; les malades éprouvent ſeulement quelquefois, dans les membres, de légères douleurs, qui ſe terminent en douze ou quinze heures, par une ſueur plus ou moins abondante, ſans aucun changement ſenſible dans le pouls; ils éprouvent auſſi, vers le milieu du traitement, quelques légers ſentimens de foibleſſe, qui dépendent moins de l'inanition que de la proſtration des forces cauſée par le mouvement critique, qui commence alors à ſe porter vers les entrailles; auſſi, lorſque la

coction eſt parfaite, & que les minoratifs qu'on adminiſtre en conſéquence évacuent les humeurs ſous la forme d'une purée jaune, les forces augmentent d'elles-mêmes, avant que le malade ait pris aucune nourriture, de ſorte qu'à chaque minoratif, il eſt ſurpris de les ſentir renaître, & de voir, à la fin du traitement, que ſon embonpoint revient dans une courte convaleſcence.

Telle eſt la méthode que je tiens de M. *Petit* : j'en appelle à tous les vrais Médecins, obſervateurs de la nature au lit des malades; ce traitement n'a-t-il pas le caractère d'une véritable criſe artificielle opérée par le mercure? Mais, me demanderez-vous, a-t-il toujours le même ſuccès? Une autre méthode ne peut-elle pas guérir auſſi ſûrement la vérole? Ces deux queſtions méritent d'être diſcutées.

Une obſervation conſtante, c'eſt que lorſque la vérole eſt la ſuite des chancres, les ſymptomes diſparoiſſent avec une promptitude étonnante dès le premier période du traitement, & que la cure, pour l'ordinaire, eſt entiérement conſommée lorſqu'il eſt fini; mais il n'en eſt pas de même, lorſque la maladie a ſuccédé à une gonorrhée, comme je l'ai dit pluſieurs fois; alors les ſymptomes de la maladie réſiſtent avec plus d'opiniâtreté, & pluſieurs d'entre eux ſubſiſtent même encore après le traitement; mais la ſuite

de quelques mois, plus ou moins, fait voir que la guériſon eſt auſſi réelle que dans l'autre circonſtance.

Vous avez vu un exemple bien remarquable de cette cure tardive dans la huitième obſervation de ma troiſième lettre. Cet homme ſortit de chez moi en bien meilleur état que lorſqu'il y étoit entré ; mais la tumeur de l'aiſne n'avoit point été ébranlée ; ſes urines dépoſoient toujours une quantité aſſez conſidérable d'humeurs muqueuſes, & ſa veſſie ne pouvoit pas encore en contenir beaucoup ; il lui ſurvint même une douleur au genou, avec gonflement, qui le retint quelques jours au lit ; mais la cachexie vénérienne étoit détruite en lui par le traitement que je lui avois adminiſtré ; auſſi, la tumeur de l'aiſne ſe termina par une ſuppuration louable, ſans le ſecours d'aucun médicament ; le gonflement & la douleur du genou ſe diſſipèrent promptement, & les fonctions de la veſſie & des reins ſe rétablirent bientôt dans leur état naturel. Dira-t-on que c'eſt à l'uſage que le malade fit alors de la tiſane faite avec la ſalſepareille & la colle de poiſſon, qu'il doit excluſivement la ſanté robuſte dont il jouit aujourd'hui ? Non ; cette tiſane peut bien avoir contribué, en quelque choſe, à perfectionner la criſe qu'il avoit ſubi ; mais certainement elle n'auroit pas

été capable d'opérer elle ſeule une ſemblable cure.

Cependant, il faut convenir que notre méthode n'eſt point d'une infaillibilité abſolue ; vous avez vu, par l'exemple que j'ai cité ci-devant, que les malades peuvent, par leur indiſcrétion, oppoſer les plus grands obſtacles à ſes ſuccès; d'un autre côté, la nature d'un vice local que la criſe ne peut point détruire, & qui eſt inacceſſible à nos opérations, comme, par exemple, les caries de l'éthonoïde & du ſphénoïde, qui accompagnent quelquefois les ulcères vénériens de la gorge & du nez : dans ces cas, après le traitement, la maladie ſemble ſubſiſter dans le même état qu'auparavant ; mais le mal a été borné de façon que le tems & quelques moyens étrangers au mercure, en viennent ordinairement à bout.

J'ai fait mention, dans mon Traité des maladies vénériennes, d'un homme qui avoit, pour ſymptomes de vérole, des douleurs en différentes parties du corps, des gerſures calleuſes dans le dedans des mains & des doigts, les ongles raboteux & rebrouſſés en dehors, & des poireaux ſur le gland, particuliérement à ſa baſe : cette maladie, ſuite de pluſieurs gonorrhées, duroit depuis quinze ans. Ce fut par le conſeil de M. *Cochu*, docteur de la Faculté de Médecine de

Paris, que ce malade ſe mit entre mes mains. Tous les ſymptomes de la maladie ſe diſſipèrent dans le traitement, excepté les poireaux, qui ſubſiſtèrent tels qu'ils étoient auparavant : ils paroiſſoient fort durs à travers le prépuce qui les couvroit, & formoit un phimoſis ; je les mis à découvert par l'opération ; ils n'étoient point ſuſceptibles d'être liés ni extirpés par l'inſtrument tranchant ; je les attaquai avec pluſieurs ſortes de cauſtiques, mais inutilement. « Enfin, » ai-je dit, dans l'obſervation qui a été im- » primée en 1782 ; enfin, pour abréger, je n'ai » pu venir à bout de détruire ce vice local ; » il y a actuellement plus de quatre ans qu'il » ſubſiſte depuis le traitement. Je vois le malade » de tems en tems ; aujourd'hui ce ne ſont plus » des poireaux, c'eſt une eſpèce de croûte in- » ſenſible qui occupe une partie du gland & » du prépuce ; elle n'a aucun mauvais caractère, » elle rend journellement une ſéroſité viſqueuſe, » qui augmente ſon épaiſſeur en ſe deſſéchant, » lorſque le malade néglige de laver la partie » avec l'eau tiède. Du reſte, le gland ni le » prépuce n'excitent aucune ſorte de douleur, » lorſqu'on les preſſe avec les doigts, & le » malade ſe porte très-bien d'ailleurs ».

Tel étoit ſon état, lorſque j'écrivois cette obſervation ; mais, environ deux ans après, il

ſe forma, ſous la croûte, une excroiſſance en forme de champignon, qui ſe gonfla au point que le canal de l'urètre en étoit comprimé, ce qui formoit un obſtacle au paſſage des urines: dans un cas ſi preſſant, M. *Deſault* & moi convînmes que l'extirpation du gland étoit indiſpenſable, ce qui fut exécuté avec tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer; car la plaie fut très-peu de tems à ſe cicatriſer.

Enfin, dans notre méthode, nous pouvons rencontrer des diſpoſitions ſingulières, par rapport au tempérament, ou à quelque complication inconnue de la maladie, diſpoſitions qui peuvent rendre infructueux le traitement le plus régulier; mais il ne faut pas mettre ces exceptions aſſez rares à la place de la règle générale, comme la mauvaiſe foi a coutume de faire. Venons à préſent aux autres méthodes.

Le traitement par extinction a été imaginé d'après une fauſſe idée qu'on avoit de la manière d'agir du mercure. Ce fut en 1778, que M. *Chicoineau*, alors docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & enſuite premier Médecin du Roi, donna, dans une thèſe, le plan de ce traitement, dans lequel on ménage le mercure, de manière qu'il n'excite aucune évacuation ſenſible. Depuis cette époque, les Médecins de Montpellier ont ſuivi cette méthode, & pluſieurs

d'entre eux l'ont préconifée dans leurs ouvrages. M. *Guifard*, docteur de la même Faculté, dans fa differtation en forme de lettre, s'explique ainfi : « le vrai moyen, dit-il, de tirer parti de » la cure des maladies vénériennes, confifte à » faire rouler long-tems le mercure dans le » corps, & à éloigner tout ce qui pourroit le » chaffer trop vîte; auffi, eft-ce dans cette vue » qu'on tâche de prévenir le flux de bouche, » prefque autant qu'on s'étudie à détourner la » diarrhée, dans la perfuafion où l'on eft que » des évacuations de cette nature ne manque- » roient prefque jamais de faire manquer l'en- » treprife. Voilà ce qu'il importe d'obferver » auprès des malades, dans tous les cas, & dans » quelque tempérament que ce foit, puifqu'il » eft décidé, par l'expérience, que le mercure » ne guérit fûrement les maladies vénériennes, » qu'autant qu'il fait un féjour convenable dans » le fang, & qu'on lui laiffe tout le loifir dont » il a befoin pour détruire le virus ».

Premiérement, c'eft une erreur de croire qu'en ménageant le mercure, de manière à éviter toute évacuation, & qu'en multipliant les frictions avec les mêmes précautions, pendant un long efpace de tems, on accumule, dans le corps, une plus grande quantité de ce minéral, comme fi fes globules, fi divifés, fi mobiles, qui pénètrent

intérieurement par les pores, l'onguent qui les contient, étant ſimplement étendu ſur la peau, ſuivant notre méthode; comme ſi ces globules, dis-je, pouvoient reſter long-tems dans le corps, s'y accumuler, ſans être entraînés au dehors par les excrétions naturelles, & ſur-tout par la tranſpiration.

En ſecond lieu, rien ne ſeroit plus ſpécieux que le raiſonnement de M. *Guiſard*, s'il étoit vrai que le mercure guériſſe la vérole par le poids & la mobilité de ſes globules: mais, après ce que j'ai dit dans pluſieurs de mes lettres, vous devez être convaincu que la propriété mécanique de rendre nos humeurs plus fluides, quand même elle exiſteroit dans ce minéral, ne conſtitueroit point la vertu qui le rend ſpécifique contre les maux vénériens, puiſque, ſi cela étoit, le mercure ſeroit également le ſpécifique de toutes les maladies qu'on dit être cauſées par l'épaiſſiſſement des fluides.

Enfin, ceux qui adoptent la méthode de l'extinction, penſent-ils que le mercure détruit le virus en ſe mêlant avec lui, en le neutraliſant, & en détruiſant ainſi ſon caractère? Cette idée, que la Chymie a ſuggérée, paroît en effet ſe rapporter au mot *extinction*: je ne déciderai point ſi on doit la regarder comme une chimère, ou ſi c'eſt une réalité; mais, en tout cas,

elle pourroit être plutôt appliquée à notre méthode qu'à celle de l'extinction ; car, peut-être l'union des miasmes vénériens avec les globules mercuriels, & la neutralisation qu'on dit en résulter, constituent cette coction qui se manifeste le dix-septième jour, & détermine, par les selles, les évacuations critiques qui en sont le produit : dans ce cas, on pourroit donc dire que c'est de ce résultat que le mercure tient sa vertu spécifique, au lieu que dans la méthode de l'extinction, en ménageant le mercure, de manière qu'il ne détermine aucun effet sensible, non-seulement on rend le remède impuissant à l'égard des évacuations, mais encore incapable de déterminer la coction dont nous parlons.

Mais, sans nous arrêter à ces conjectures, consultons l'expérience : il est certain que notre méthode remplit bien mieux le vœu de la nature que celle de Montpellier, puisque le succès en est bien plus assuré ; car, on peut m'en croire, de tous les malades qui me consultent, ou que je traite d'une vérole un peu ancienne, il en est très-peu qui n'ait subi inutilement deux ou trois traitemens par extinction. Je puis dire la même chose de toutes les préparations mercurielles qu'on fait prendre par la bouche, & de tout autre remède étranger au mercure, parce qu'ils sont tous incapables de déterminer cette

coction critique que nous obtenons dans notre méthode : je n'en excepte point l'alkali volatil, quoique M. *Peyrilhe* dise que ce remède excite un mouvement fébrile, suivi de moiteur ; car ce mouvement & cette transpiration augmentée ne sont pas plus critiques que les mêmes effets qui sont produits par un fort exercice, ou par tout autre moyen stimulant (1).

Mais, ce qui en impose aux malades, & à la plupart des personnes de l'art, en faveur de ces méthodes & de ces remèdes, c'est le pouvoir qu'ils ont de faire disparoître les symptomes de la maladie, en agissant par révulsion, c'est-à-dire, en déplaçant le virus des parties où il étoit fixé, & où il exerçoit ses ravages, comme je l'ai dit ci-devant. Telle est l'illusion qui résulte souvent des expériences des remèdes nouveaux ordonnées par le Gouvernement : mais cette apparence perfide de succès a quelquefois des suites fâcheuses, comme vous allez le

---

(1) M. *Peyrilhe* se plaint, dans son Ouvrage, que nous n'avons point, sur les maladies vénériennes, un Traité qui mérite la confiance des gens de l'art : s'il veut réparer ce défaut, s'il juge à propos d'opérer une révolution dans cette partie de l'art de guérir, je lui conseille de se fonder sur d'autres principes que ceux qu'il a adoptés jusqu'à présent.

voir par un exemple que j'ai encore ſous les yeux.

Il s'agit d'une pauvre femme qui étoit dans l'état le plus déplorable; il y avoit quinze ans que ſon mari lui avoit donné des chancres, accompagnés de deux bubons : on la traita par extinction immédiatement après; les accidens diſparurent, elle jouit, en apparence, de la meilleure ſanté pendant onze mois; enſuite il lui ſurvint un gonflement aux amigdales, qu'on ne regarda point comme une ſuite des chancres, & qui parut céder à quelques remèdes généraux : mais, au bout de deux mois, la malade fut attaquée d'une paralyſie du côté droit : le Médecin, qui fut appellé dans cette circonſtance, ne reconnut pas encore la véritable cauſe de la maladie, & la traita en conſéquence. A cette paralyſie, qui ſe diſſipa au bout de ſix mois, ſuccéda beaucoup de foibleſſe & des douleurs vagues, qui affectoient particuliérement les articulations. Un autre Médecin ayant examiné l'état de la malade, & entendu le récit de ce qui avoit précédé, jugea à propos de lui appliquer une emplâtre véſicatoire à chaque bras; on lui établit de plus un cautère à une jambe, ce qui n'empêcha point qu'il ne ſurvînt un dépôt au côté droit du baſſin; on l'ouvrit, & à peine la plaie fut-elle cicatriſée, qu'il ſurvint, dans

la narine gauche, un ulcère chancreux, qui rendoit beaucoup de matière ſanieuſe & puante.

Ce fut alors qu'un Chirurgien appellé, ſoupçonna que la cauſe de cette maladie étoit vénérienne; en conſéquence il adminiſtra, à la malade, le mercure en friction, & le ſublimé corroſif en même tems : traitement qui parut avoir le plus grand ſuccès, ayant fait diſparoître tous les accidens, de ſorte que la malade jouit encore, en apparence, d'une bonne ſanté pendant huit mois, après leſquels les mêmes accidens reparurent beaucoup plus graves qu'ils n'étoient auparavant.

Enfin, depuis cette époque, les remèdes de pluſieurs Charlatans ayant été employés inutilement pendant des années entières, voici l'état où je trouvai cette pauvre femme la première fois que je la vis. Elle me dit avoir ſouffert des douleurs horribles à la tête; outre l'ulcère du nez, qui étoit déjà ancien, il lui étoit ſurvenu un ulcère au palais, & deux à la gorge; il avoit paru enſuite une tumeur au milieu des deux boſſes frontales; on l'avoit ouverte, & le coronal s'étoit trouvé carié; à deux travers de doigt de cet ulcère, il y avoit une autre tumeur, où l'on ſentoit une fluctuation très-ſenſible; le nez, d'un rouge-brun, étoit d'une groſſeur conſidérable,

& très-douloureux, quand on le touchoit : ce fut dans ce triste état que cette femme me fut présentée ; épuisée du côté des moyens, l'intérêt qu'elle m'inspira me suffisoit bien pour lui donner tous mes soins ; mes élèves les ont partagés avec moi. Dès le premier période du traitement, le nez est devenu presque dans son état naturel ; la tumeur avec fluctuation s'est dissipée sans avoir été ouverte, tandis qu'en même tems l'ulcère du milieu du front rendoit beaucoup de matière. Enfin, j'attendois que le traitement fût fini, pour découvrir la carie, & hâter, par ce moyen, l'exfoliation ; mais depuis, la peau s'est toujours rapprochée du centre de la division, de sorte qu'aujourd'hui, que j'écris cette observation, il ne reste plus à découvert qu'une portion d'os très-blanche, de la grandeur de l'ongle du petit doigt, la peau étant cicatrisée dans toute sa circonférence : ainsi, j'attends que la nature fasse le reste, ou qu'un événement nouveau m'oblige d'opérer.

A l'égard du mari, les choses ne se sont pas passées de même : dans le commencement de leur maladie, ils subirent le même traitement par extinction. J'ai dit qu'après ce traitement, le femme parut jouir d'une bonne santé pendant onze mois, tandis que le mari jouit du même avantage

avantage pendant ſix ans, après leſquels il lui parut de nouveaux accidens, qui atteſtèrent qu'il n'avoit point été guéri radicalement. Or, à cette époque, il prit aſſidument, pendant ſix mois, des pilules anti-vénériennes, dont il n'a pu me dire le nom, mais qui l'ont fait jouir, juſqu'à préſent, de la ſanté la plus robuſte.

Telles ſont, Monſieur, les biſarreries de la nature : je conclus donc de ce que je viens de vous dire, que les méthodes & les remèdes les plus infidèles peuvent quelquefois réuſſir; ce qui juſtifie les ſuccès que l'alkali volatil peut avoir eus. Je vais même plus loin; la nature, ſans que l'art s'en mêle, eſt également capable d'anéantir, avec le tems, une cachexie vénérienne, qui a été modifiée de diverſes manières, par la quantité des remèdes avec leſquels on l'a combattue ſans ſuccès : voyez les exemples que M. *Peyrilhe* en rapporte dans ſon Ouvrage, *page 93* & *ſuiv.* Ces exemples ne vous ſéduiront pas aſſez pour que vous les ſuiviez dans l'occaſion : mais, en vous donnant une grande idée du pouvoir de la nature, vous y verrez que le virus vénérien attente difficilement à la vie de l'homme. Enfin, malgré toutes ces conſidérations, je penſe que j'en ai dit aſſez pour

vous convaincre que notre méthode doit dominer ſur toutes les autres : j'en appellerois au jugement d'*Hippocrate* même, s'il vivoit encore.

Je ſuis, &c.

FIN.

